LA DUCHESSE

DE MONTEMAYOR

DRAME

Représenté pour la première fois à Paris, sur le théâtre de l'Ambigu-Comique, le 29 décembre 1866.

Digitized by Google

POISSY.— TYP. ET STÉR. DE AUG. BOURET.

Digitized by Google

LA DUCHESSE
DE
MONTEMAYOR

DRAME EN CINQ ACTES

PAR

LÉON GOZLAN

AVEC UN AVANT-PROPOS PAR

M. ÉDOUARD PLOUVIER

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1867

Tous droits réservés

75636

Digitized by Google

Le manuscrit de ce drame a été trouvé dans les papiers de Léon Gozlan par madame Léontine Duval, sa fille. Comme, vers le même temps, elle retrouvait dans la correspondance de son père des traces de son affection pour moi et de la confiance qu'il m'accordait, madame L. Duval me faisait l'honneur de m'appeler pour m'offrir la mission de mettre à la scène *La Duchesse de Montemayor*.

Honoré par cette mission, heureux de pouvoir, au moins ainsi, rendre hommage à une mémoire qui me restera chère à des titres sacrés, j'ai eu la joie de rencontrer dans M. Faille, directeur du théâtre de l'Ambigu, un homme qui, pouvant m'aider dans ma tâche, était capable de l'amener à bien.

Ce que j'ai fait dès lors dans l'ouvrage et pour l'ouvrage, c'est ce que l'auteur eût fait lui-même, je le crois, une fois la mise en scène commencée.

Je satisfais au désir de sa famille en écrivant ici ces lignes qui sont tout l'historique de la représentation posthume de *La Duchesse de Montemayor*.

J'ai aussi, pour moi, à cœur de dire que le manuscrit original de l'œuvre sera conservé.

Digitized by Google

Et au nom de Léon Gozlan je regarde comme un devoir de remercier les artistes qui ont concouru par leur talent au succès de son drame.

C'est d'abord mademoiselle Louise Periga, admirable de noblesse, de sentiment, de puissance dans tout son rôle de la Duchesse, et qui, particulièrement dans les troisième et cinquième actes, a atteint plus d'une fois le sublime de l'art dramatique;

C'est M. Clément-Just, un véritable artiste, ardent et convaincu; un vigoureux lutteur de drame, très-fin aussi, qui ne cherche pas l'effet pour le bravo, qui veut mieux que cela, et obtient ce qu'il veut. M. Clément-Just jouant le Duc de Montemayor a vraiment été un grand d'Espagne et un grand comédien.

C'est M. Castellano, l'artiste adoré du théâtre de l'Ambigu; tout à fait charmant dans le comte d'Aspinval, et terrible aussi l'heure venue du cinquième acte; tenant l'épée du dénouement comme il sait tenir la raillerie et le sourire : en maître;

C'est M. Régnier, tous les jours plus sympathique, plus aimé, plus reconnu; il a donné à l'amoureux Fernand de Clavière une vérité de passion entraînante, irrésistible; il a fait un grand pas vers un grand avenir dramatique;

C'est mademoiselle Germa, très-belle, très-digne, très-appréciée; madame Durey, qui prouve que ceux qui font frémir ou pleurer peuvent faire rire aussi; c'est M. Laclaindière, M. Richez, M. Hoster, M. Guérin, etc., c'est cette fidèle et vaillante troupe de drame que M. de Chilly guidait si sûrement vers la victoire et à laquelle M. Faille n'a pas fait changer de chemin.

Enfin, quand hier ce cher nom, ce nom pur, ce beau nom : *Léon Gozlan*, a été salué si unanimement, avec tant d'enthousiasme, tant de flamme, je peux dire : tant d'amour! par une salle, frémissante encore des passions du drame et émue alors au souvenir de celui qui l'avait conçu, j'ai été récompensé au delà de tout espoir, de tout désir.

Gozlan m'écrivait, il n'y a pas encore longtemps : « Je » compterai assurément, mon ami, comme un des jours heu- » reux de ma vie littéraire celui où je vous donnerai l'ac- » colade de chevalier sur une joue, et sur l'autre celle d'une » amitié glorieusement satisfaite. » — Avant que nous nous soyions revus Léon Gozlan est mort.

L'embrassement espéré a été remplacé hier pour moi par l'instant inoubliable que je viens de dire et qui a couronné un triomphe littéraire.

ÉDOUARD PLOUVIER.

30 décembre 1866

Digitized by Google

PERSONNAGES

LE DUC DE MONTEMAYOR	MM. Clément Just.
LE COMTE D'ASPINVAL	Castellano.
FERNAND DE CLAVIÈRE	Reonier.
LE MARQUIS DE PALAMOS	Laclaindière.
DUMESNIL, gardes du corps	Guérin.
DE LUBBERT, gardes du corps	Pernin.
SAINT-PAUL, gardes du corps	Lavergne.
M. RIBEYRON, garde national	Hoster.
CARON, concierge	Desorme.
Un Sergent de la Garde nationale	Parrot.
L'EVEILLEUR	Richer.
SAN-MIGUEL	Neraut.
Deux Agents	Laurent. Jules.
Un Garçon de café	Guillot.
Deux Valets	Alphonse. Dubois.
LA DUCHESSE DE MONTEMAYOR	Mmes Louise Périga.
INÈS, dame de compagnie	Cécile Germa.
MADAME PHARAMOND	Marie Durey.

Gentilshommes, Gardes du corps, Paysans, Paysannes, etc.

S'adresser pour la musique à M. Artus, chef d'orchestre, et pour la mise en scène à M. Masson, souffleur au théâtre de l'Ambigu-Comique.

Digitized by Google

LA DUCHESSE

DE MONTEMAYOR

ACTE PREMIER

Un site de la terrasse de Saint-Germain-en-Laye. — On voit au fond, à droite, une aile du château, avec drapeaux en mâts pavoisés, et, à gauche, mais plus rapprochée, la silhouette du pavillon Henri IV. — Aux premiers plans de gauche, le parapet de la terrasse. — Aux premiers plans de droite, arbres formant bosquets, avec chaises et bancs. A droite et à gauche, trophées militaires. — Étendards portant cette devise, avec un soleil : *Nec pluribus impar.*

SCÈNE PREMIÈRE

PALAMOS, UN PAYSAN ET DEUX PAYSANNES.

Au lever du rideau, on voit Palamos arriver de la gauche en courant, au moment où viennent de la droite un paysan entre deux paysannes, auxquelles il donne le bras.

PALAMOS, les heurtant.

Pardon! je cherche une jeunesse à cheval, du nom de : (Remarquant une des deux paysannes.) Ah! la jolie blonde! (Il lui passe la main sous le menton, le paysan colère, la tire en arrière, ce qui fait avancer l'autre paysanne; Palamos lui passe aussi la main sous le menton.) Ah! la belle brune! (Le paysan la tire aussi en arrière et, évitant Palamos, poursuit son chemin.) Ah! ah! le sang est beau à Saint-Germain!

Reprenant sa course, il disparaît à droite.

Digitized by Google

SCÈNE II

DUMESNIL, SAINT-PAUL, DE LUBBERT, QUELQUES GARDES DU CORPS.

DUMESNIL.

Le pari est sérieux?

SAINT-PAUL.

Certainement!

DUMESNIL, dépliant un papier.

Eh bien, voici qui va décider la question : Le programme de notre fête.

DE LUBBERT, s'asseyant.

Mais je le connais par cœur, le programme : (Rapidement.) Château de Saint-Germain... grande fête donnée par messieurs les gardes du corps pour célébrer le retour d'Espagne de Son Altesse royale, etc, etc...

DUMESNIL.

Oui, et c'est justement un de ces *et cætera*... qui va peut-être vous donner tort. Écoutez.

SAINT-PAUL.

Nous écoutons!

DUMESNIL, lisant.

« 1° Grande cavalcade dans la forêt. »

DE LUBBERT.

Elle a eu lieu; ensuite?

DUMESNIL.

« 2° Concert au château. »

SAINT-PAUL.

On l'a subi, après?

DUMESNIL.

« 3° Promenade sur la terrasse jusqu'à l'heure du dîner. » (Saluant de Lubbert.) Elle a lieu en ce moment.

SAINT-PAUL.

Alors, de Lubbert a perdu ses vingt-cinq louis!

DE LUBBERT.

Je suis pourtant certain qu'on devait se promener le soir, c'est qu'on aura changé l'ordre.

DUMESNIL.

Du tout! c'est qu'il y a deux promenades; l'une avant, l'autre après le dîner.

DE LUBBERT.

Mais alors, j'ai gagné.

SAINT-PAUL.

Non! c'est moi!

DUMESNIL.

Vous avez gagné tous les deux, et moi aussi! Le pari est nul, nous mangerons les cinquante louis tous ensemble, demain, par là!... (Montrant le fond, à gauche.) à l'hôtel d'Angleterre.

DE LUBBERT.

Salomon n'eût pas mieux dit!

DUMESNIL.

Mais le programme ne dit pas tout, messieurs. On a omis un intermède.

SAINT-PAUL.

Et lequel, mon cher Dumesnil?

DUMESNIL.

Un petit charivari que doit nous donner une fraction de la jeunesse mâle de Saint-Germain.

DE LUBBERT.

Bah! et comment cela?

DUMESNIL.

Voici! il y a d'assez beaux hommes dans les gardes du corps..,

DE LUBBERT.

Mais... oui!

SAINT-PAUL.

Eh bien?

DUMESNIL.

Eh bien, il paraît que nous avons troublé un certain nombre d'amours dans le pays; qu'à Saint-Germain-en-Laye (nommé aussi Saint-Germain-les-belles-filles), pas mal de belles filles ont abandonné pas mal de galants, pour nos beaux yeux, à nous; il paraît même qu'un mariage en train de se faire s'est trouvé défait! Le futur, relégué au passé, s'est proclamé le chef des abandonnés, et, ce soir enfin, il paraît que ces messieurs se proposent comme revanche de venir nous prendre les plus jolies de nos danseuses.

DE LUBBERT.

Tiens! tiens! tiens! Eh bien mais... nous les recevrons, ces messieurs, avec tous les égards...

SAINT-PAUL.

Qui leur sont dus. Ils seront payés!

DUMESNIL.

Alors, nous arrangerons le programme ainsi : 4°. Dîner. 5°. Réception des abandonnés. 6°. Bal; et enfin, feu d'artifice. Mais qu'ils viennent ou non, ces messieurs, notre fête

sera superbe. Tout le noble faubourg sera ici ce soir. Tenez, voilà encore une foule d'équipages qui arrivent.

DE LUBBERT, regardant vers le château.

Le fait est que c'est splendide. Le château lui-même en paraît rajeuni.

SAINT-PAUL.

Ce qui doit le surprendre, car d'ordinaire il n'a pas l'air joyeux.

DUMESNIL.

C'est qu'il est bien vieux et qu'il a vu des événements bien tristes! Eh! je vois venir, là-bas, Clavière qui pourra vous le dire, lui qui adore les choses mélancoliques.

SAINT-PAUL, regardant à la cantonnade.

Ah! le nouvel arrivé de Cadix; celui qui devait épouser cette belle duchesso espagnole... c'est un homme fort distingué, dit-on.

DE LUBBERT.

Bravoure froide, cœur chaud, esprit exalté; mais permettez-moi...

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, CLAVIÈRE.

DE LUBBERT, présentant Saint-Paul.

Mon cher Clavière, M. de Saint-Paul, un nouveau camarade; Saint-Paul, M. de Clavière, mon meilleur ami, qui, comme moi, a fait la campagne et qui s'y est distingué.

Saint-Paul et Clavière se saluent.

DUMESNIL.

Pour en revenir à mon château, je disais donc qu'il avait vu des choses peu joyeuses; et Clavière, qui aime les choses mélancoliques, dira que j'ai raison.

CLAVIÈRE.

C'est vrai, messieurs, et à cet endroit même...

DUMESNIL, riant.

Vous voyez bien, voilà l'histoire!

CLAVIÈRE.

C'est pour te punir!... Oui, messieurs, c'est ici, tenez que Jacques II a fait ses derniers adieux aux débris de sa fidèle noblesse. Après la malheureuse bataille de la Boyne, ces nobles cœurs passèrent en France avec leur roi vaincu, mais un jour vint bientôt où sa pauvreté ne lui permît plus de les garder près de lui. Ils demandèrent alors à servir le roi de France, et, Louis XIV ayant accueilli leur demande, ces loyaux sujets voulurent être une dernière fois passés en revue

par leur souverain. C'est ici que Jacques II vint les trouver. Après cette triste fête d'adieux, il salua le drapeau national et s'éloigna... Il revint presque aussitôt : « Messieurs, j'ai encore quelque chose à vous dire. » Mais après un silence il s'inclina jusqu'à terre et d'abondantes larmes tombèrent de ses yeux... Voilà ce qu'il avait encore à leur dire.

DE LUBBERT.

Tu punis vertement.

DUMESNIL.

Ça nous apprendra.

SAINT-PAUL.

L'anecdote, en effet, n'est pas d'une gaieté folle; mais retournons à la fête... allons, messieurs, allons!

DE LUBBERT.

Tu ne viens pas, Clavière?

DUMESNIL.

Il a donné rendez-vous à Jacques II.

CLAVIÈRE.

Je vous suis, je vous suis!

SCÈNE IV

CLAVIÈRE, seul.

Seul, enfin!... et libre de penser à elle, libre de me dire que je vais la revoir! Après tant de douleurs, le sort fatigué me devait bien cette consolation. Et qui sait?... Le flot de poussière qui s'élève là-bas me cache peut-être sa voiture. Ignorant probablement mon retour, elle vient à cette fête, non pas le cœur joyeux, j'en suis sûr, mais fièrement résignée, et ne pensant plus à notre passé que comme un rêve à toujours évanoui... Peut-être, même, est-elle arrivée... Dans cette foule, comment le savoir? et si le duc l'accompagne, comment lui parler? (S'animant.) Mais, qu'importe! je l'aurai revue, et j'en ferai du courage à défaut d'espérance. Oui, elle viendra.

Clavière revient lentement par le fond.

SCÈNE V

CLAVIÈRE, DE LUBBERT.

DE LUBBERT, lui frappant sur l'épaule.

Oui, elle viendra.

CLAVIÈRE, surpris.

Tiens, c'est toi, je te croyais avec ces messieurs.

DE LUBBERT.

J'ai quelque chose d'important à te dire.

CLAVIÈRE.

Je t'écoute; mais avant tout, de qui donc veux-tu parler, en disant : *elle* viendra.

DE LUBBERT, s'asseyant.

Ah! si nous commençons ainsi!... Ah! ça, mon cher ami, de ce que je ne t'ai rien dit encore sur ton voyage précipité, ni sur ton impatience de te trouver à cette fête, est-ce que tu penserais, par hasard, que je ne comprends rien! mon silence serait alors de l'imbécillité : merci! Qu'espères-tu de cette entrevue?

CLAVIÈRE.

Elle viendra donc! tu le sais! (Mouvement de sortie.) Oh! pardon, mais...

DE LUBBERT, le retenant.

Non pas, et avant de me quitter il faut que tu saches ce que je t'aurais appris dès hier, si tu avais montré plus de confiance en moi.

CLAVIÈRE.

Oui, j'ai eu tort, c'est vrai, mais si le malheur rend injuste, tu conviendras que j'ai le droit d'être le plus injuste des hommes.

DE LUBBERT.

Oh! en pareil événement, qu'il s'agisse comme pour toi, d'une fiancée noble et riche ou de la plus humble jeune fille, on croit toujours son malheur sans égal! Certes, mademoiselle de Tellez était digne, en tout, d'adoration et de respect; et quand ce mariage paraissait décidé, voir tout à coup s'élever un obstacle invincible, un souverain qui ne permet pas à une riche héritière de s'unir à un étranger, et qui veut de cette fortune enrichir un favori, c'est assurément là une déception cruelle; mais, en vérité, je croyais te trouver plus sage, et quand on se conduit comme toi devant le feu...

CLAVIÈRE.

C'est que devant le feu, ce que vous pensez être chez moi du courage, n'était que du désespoir... mais les boulets sont des maladroits.

DE LUBBERT, lui prenant la main.

Comment, mon pauvre ami, nous en sommes là! Eh bien, ce m'est une raison de plus pour te sauver de toi-même; et au nom de notre amitié, je te conjure d'éviter ici toute rencontre avec la duchesse, et même si tu m'en crois, nous partirons à l'instant, tous les deux.

CLAVIÈRE.

Partir! renoncer au seul bonheur qui me soit échu depuis si longtemps!... Pour un homme qui parle sagesse!... puis, enfin, comme vous tous, je suis ici chez moi, et libre, je crois, de saluer qui bon me semble.

DE LUBBERT.

Non pas! car cette histoire n'est pas assez secrète pour qu'on ne vous observe pas curieusement tous les deux... et si le duc pensait avoir, ici, ce soir, un motif à sa sombre jalousie, Dieu sait ce qu'aurait à souffrir celle que tu dis aimer si chevaleresquement. Il viendra peut-être, le duc, et tu comprends...

CLAVIÈRE.

Il est donc de retour?

DE LUBBERT.

On l'attendait hier, mais en tout cas, la duchesse ne viendra pas seule.

CLAVIÈRE.

Comment sais-tu tout cela?

DE LUBBERT.

Oh! c'est bien simple. Le duc a pour neveu un marquis de Palamos, le plus charmant hypocrite que je connaisse. Jouant l'homme grave et studieux chez son oncle, il s'en dédommage au dehors en dansant avec ardeur dans tous les bals de ce paysage, et comme il est presque des nôtres, je n'ai pas eu grand'peine à faire jaser cet étourdi.

CLAVIÈRE, impatienté.

Je te sais gré de cette sollicitude, mais jusqu'ici je ne devine pas...

DE LUBBERT.

Depuis quelque temps, le duc a introduit dans sa maison un soi-disant comte d'Aspinval, dont personne ne connaît le passé et dont le présent est aussi mystérieux. Tombé à Paris, on ne sait d'où, dans une position très-humble, ce Gil Blas grand seigneur mène aujourd'hui un train de millionnaire, et c'est le duc, dit-on, qui lui sert de trésorier, qui dore les roues de son char. Fort aimable homme, du reste, jouant gros jeu, loyalement, payant de même et probablement brave. C'est, enfin, un de ces individus dont tout le monde dit grand mal tout bas, et que chacun accueille partout au mieux.

CLAVIÈRE.

Après?

DE LUBBERT.

Selon les uns, c'est un diplomate subalterne, que le duc emploie dans les occasions occultes; pour les autres, c'est

simplement un espion domestique. (Accentuant ce qui suit.) Mais, espion politique ou privé, on le rencontre partout où va la duchesse... Voilà ce que j'avais à te dire, et ce qui, j'espère encore, te fera suivre mon conseil.

CLAVIÈRE.

Si c'est là tout, je te remercie sincèrement, cher ami... et maintenant, de quel côté prends-tu?

DE LUBBERT.

Ah! ah! c'est là ta réponse!... (Montrant un côté.) Mais, par là, si tu le permets.

CLAVIÈRE, lui serrant les mains.

Eh bien, pardon et adieu!

DE LUBBERT, sortant.

Soit, j'ai fait mon devoir.

SCÈNE VI

CLAVIÈRE, ASPINVAL.

ASPINVAL, du dedans au dehors.

Faites promener lentement jusqu'à l'écurie, et à onze heures à la grille, vous entendez! (Entrant en scène.) J'ai bien dit ça! (Se retournant pour regarder le château.) C'est ma foi, très-brillant! (Rencontrant Clavière.) J'ai l'honneur, monsieur, d'être au nombre de vos invités; à ce titre, permettez-moi de vous complimenter sur l'ordonnance de votre fête. On ne saurait être plus magnifique.

CLAVIÈRE.

Je vous remercie de cette courtoisie, monsieur; et puisque le hasard me favorise de votre rencontre, pourriez-vous me dire, vous qui arrivez de Paris, si les principaux ministres étrangers nous honoreront de leur présence?

ASPINVAL.

Je puis vous l'affirmer, monsieur, car j'ai remarqué sur la route, les voitures des ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche, et, tout près d'ici, celle du représentant de l'Espagne.

CLAVIÈRE, vivement.

Ah! ainsi nous aurons l'honneur de voir M. le duc de Montemayor?

ASPINVAL.

Non! M. le duc est encore à Madrid; mais il sera représenté, et nul ne s'en plaindra, par madame la duchesse; mais peut-être ne connaissez-vous pas?...

CLAVIÈRE, hésitant.

Non, monsieur, je n'ai pas cet honneur; mais veuillez m'excuser, mes amis m'attendent.

ASPINVAL, appuyant.

Comment donc! à vos devoirs, monsieur, c'est-à-dire à vos plaisirs.

Clavière sort précipitamment.

SCÈNE VII

ASPINVAL, seul, regardant du côté de Clavière.

Tiens, tiens! pour quelqu'un qui dit ne pas connaître le duc, ce jeune officier paraît bien ému de l'arrivée de la duchesse! Ah çà! mais il me semble avoir entendu raconter certaine historiette dans laquelle un garde du corps... Est-ce que, par hasard!... Oh! non!... c'est l'abus de l'expérience qui me rend soupçonneux ainsi! Et à propos de la duchesse, que peut-elle me vouloir, et pourquoi cet entretien ici en pleine fête? si je puis lui être agréable, tant mieux, mais je crois produire sur elle certaine impression embarrassante à définir... Est-ce de la bienveillance, ou le contraire?... Enfin, elle m'a dit de venir, me voici; c'est bien l'endroit, je pense... Attendons. (On entend appeler : Aspinval.) Hein?... est-ce que ce n'est pas la voix...? si vraiment! c'est bien mon Palamos, que diable lui est-il donc arrivé?

SCÈNE VIII

ASPINVAL, PALAMOS, sans chapeau, une cravache à la main.

PALAMOS, essoufflé.

Mon cher comte, ouf!

ASPINVAL.

Vous ici!

PALAMOS.

Non, je ne suis pas ici, croyez bien que je ne suis pas ici!... je travaille!... chez mon oncle!

ASPINVAL.

Je le vois bien, et il paraît qu'il y fait chaud.

PALAMOS.

Ah! oui, j'ai perdu mon chapeau!... je perds toujours

quelque... Je vais vous dire; vous êtes un homme d'esprit, vous, vous avez vécu!

ASPINVAL.

Beaucoup!... Trop!

PALAMOS.

Eh bien, je me promenais à cheval, dans les environs avec une jeune dame...

ASPINVAL. riant.

Une comtesse, une marquise!...

PALAMOS.

Mieux que cela! une grisette.

ASPINVAL.

Que vous avez cueillie sous un bosquet d'alentour?

PALAMOS.

Non! à Tivoli.

ASPINVAL.

Est-ce que vous auriez le projet de conduire cette demoiselle Tivoli?... (Montrant le château.)

PALAMOS.

Oh! non! ma fête à moi est dans la forêt, et à celle-là on danse, on rit, on s'amuse... Ah! si vous saviez...

ASPINVAL.

Comment si je sais, c'est là que j'ai fait mes études.

PALAMOS.

La salle est en coutil.

ASPINVAL.

Et les danseuses aussi.

PALAMOS.

Je reviens à ma grisette.

ASPINVAL.

Revenons-y!

PALAMOS.

Nous étions à cheval tous les deux, sa jument l'a emportée.

ASPINVAL.

Cette jument n'est pas d'ici.

PALAMOS.

Mon cheval n'a pas voulu suivre.

ASPINVAL.

Votre cheval est d'ici!

PALAMOS.

Et maintenant je la cherche...

ASPINVAL.

Et vous me trouvez.

PALAMOS.

En la cherchant je vous ai aperçu, et en attendant qu'on m'amène un autre coursier, je viens vous dire : Si vous voyez passer Bouton-de-Rose...

ASPINVAL.

Bouton-de-Rose!...

PALAMOS.

Ma grisette, c'est son nom !

ASPINVAL.

Eh bien?

PALAMOS.

Priez-la de m'attendre!

ASPINVAL.

Volontiers! mais quelques indications ne seraient pas inutiles. Son âge?

PALAMOS.

Dix-sept ans!

ASPINVAL.

Sa robe?

PALAMOS.

Bai-brun ! Elle boîte un peu... mais, charmante, Bouton-de-Rose! chapeau de paille, crinière noire, la bouche un peu grande! mais quelle compensation!... Trente-deux compensations! des perles!... Elle a perdu un fer... nez retroussé!

ASPINVAL.

Je la reconnaîtrais entre mille, mais...

PALAMOS, regardant à droite.

La duchesse!... elle vient de ce côté!... non! si! non!

ASPINVAL.

Vous ne voulez pas que la duchesse vous voie?

PALAMOS.

Je vais vous dire : L'Espagne est ma patrie... je ne l'aime pas, ma patrie, j'y suis trop aimé des femmes. Elles sont charmantes, pourtant! mais... j'aime mieux les Françaises, les Françaises sans-façon!

ASPINVAL.

Les Boutons-de-Rose!

PALAMOS.

Oui! La duchesse pour moi, c'est l'Espagne! et... n'allez pas redire cela à mon oncle le duc!... La duchesse, je crois qu'elle m'aime!... Inès, sa suivante, je crois aussi qu'elle m'aime!... La voici! je me jette à la poursuite de mon amazone.

Il sort.

ASPINVAL.

Jetez-vous!

Entrée de la duchesse et d'Inès.

SCÈNE IX

ASPINVAL, LA DUCHESSE, INÈS.

LA DUCHESSE.

Ah! le voici!

ASPINVAL, saluant.

Madame la duchesse!

LA DUCHESSE, de même.

Monsieur le comte!... (A Inès.) Avant d'entrer au château, je désirerais respirer là, quelques instants; si tu veux, en attendant, voir un peu la fête, tu me retrouveras ici.

INÈS, à part, en sortant.

Dieu veuille que M. de Clavière n'y soit pas, lui!

ASPINVAL.

Vous voyez, madame, l'exactitude de mon obéissance.

LA DUCHESSE.

Je vous en sais gré, monsieur, car j'espère pouvoir parler ici en toute sécurité... (Avec intention.) Ce qui ne m'est pas souvent permis chez moi. (Elle s'assied.)

ASPINVAL.

Je suis à vos ordres.

LA DUCHESSE.

Monsieur le comte, permettez-moi d'abord de vous apprendre, si vous l'ignorez, que l'immense fortune dont M. le duc dispose, vient de mon chef, de moi seule.

ASPINVAL.

Je le savais, madame.

LA DUCHESSE.

Alors, vous devez comprendre que les actes de générosité qu'il lui plaît de faire, je puis, non pas les amoindrir, ma déférence pour son autorité est trop grande pour cela, mais du moins les imiter, et les surpasser même, si tel était mon bon plaisir. (Aspinval salue.) Or, parmi les largesses de M. le duc, j'ai dû remarquer plus particulièrement celles dont vous êtes l'objet, depuis que vous êtes devenu le... familier de la maison.

ASPINVAL.

Grâce à certain service que sa bienveillance exagère, M. le duc, en effet, a bien voulu se constituer mon bienfaiteur, et

Digitized by Google

cette générosité me permet d'attendre une position que son crédit peut me faire obtenir. Mais si quelqu'un, madame, entoure ses bienfaits de discrétion, c'est le duc lui-même, qui a exigé de moi un silence que je ne tiens pas du tout à garder.

LA DUCHESSE.

C'est de la franchise, et cela montre en vous une singularité de plus.

ASPINVAL, cherchant.

Une singularité?.. soit! Mais, à propos de franchise, je serais heureux, madame, de trouver en vos paroles un peu moins d'obscurité.

LA DUCHESSE.

Je vais vous satisfaire. (Mouvement d'Aspinval.) Comme tout le monde, monsieur, je me plais à reconnaître en vous des manières qui annoncent le gentilhomme.

ASPINVAL.

Madame!...

LA DUCHESSE.

Malheureusement, ce gentilhomme est réduit aujourd'hui par la destinée à se soumettre à une condition fâcheuse, à accepter une tâche au-dessous... beaucoup au-dessous de son mérite!

ASPINVAL.

Mais, madame...

LA DUCHESSE.

Permettez!... J'ai dit beaucoup au-dessous. (Appuyant.) Et je désirerais sincèrement qu'il se trouvât dans une position meilleure, et qu'il pût estimer la main qui la lui aurait faite, il aurait alors le droit de s'estimer lui-même tout ce qu'il vaut.

ASPINVAL.

Plus je vous écoute, madame, et plus vos paroles me troublent. J'ignore ce que vous pensez en ce moment. Certes, si ma vie a été parfois celle d'un martyr, elle n'a jamais été celle d'un saint, mais sans croire me flatter, j'ai pour moi une estime...

LA DUCHESSE.

Complète.

ASPINVAL.

Elle le serait, madame, si j'avais la vôtre.

LA DUCHESSE.

Vous pouvez l'obtenir. (Après un temps.) Monsieur le comte, vous n'êtes pas né pour vous priver de fortune.

ASPINVAL.

Je l'avoue, madame, la fortune m'est nécessaire comme l'espace à qui veut courir, l'air à qui veut respirer. Il n'y a

que deux indépendances, celle du millionnaire et celle du gueux; j'ai la faiblesse de préférer celle du millionnaire.

LA DUCHESSE.

Eh bien, comte, sans connaître la position que vous fait la bienveillance dangereuse du duc, et vous ayant dit combien il m'était pénible de vous voir dans une situation si particulière, j'espère que je ne blesserai pas votre délicatesse en vous assurant que je serais heureuse de vous voir changer de bienveillance et accepter d'une main loyale...

ASPINVAL. (Mouvement réprimé.)

Permettez-moi de vous dire, madame, qu'il n'y a que les fées qui puissent sans abaisser un homme le protéger ainsi. Pour terminer ce malentendu, que je veux oublier, daignez, je vous en supplie, me dire seulement en quoi peut m'être dangereuse la protection de M. le duc?

LA DUCHESSE.

Tant de naïveté, monsieur, c'est vraiment trop d'esprit.

ASPINVAL.

Accordez-moi moins d'esprit, je vous en conjure, et apprenez-moi...

LA DUCHESSE.

Puisque vous refusez mes offres, je refuse à mon tour. Ce serait, du reste, vous dire ce que vous paraissez vouloir vous cacher à vous-même, et, dans cette conviction, je n'ai rien à ajouter. (Elle salue.) Voici ma dame de compagnie et je regrette beaucoup...

ASPINVAL, saluant.

J'ai donc l'honneur de vous saluer, madame, et malgré une erreur qui m'est peu favorable, je n'en suis pas moins votre serviteur reconnaissant; mais...

LA DUCHESSE.

Mais?...

ASPINVAL.

Mais avec obscurité... (En sortant.) Ah! il faudra bien que le duc...

LA DUCHESSE, le suivant du regard.

Me serais-je trompée?... Le duc ne donne rien pour rien, non! non! Que serait donc alors cet homme?

SCÈNE X

LA DUCHESSE, INÈS.

INÈS, très-animée.

Je l'ai vu!

LA DUCHESSE.

Qui?

INÈS.

Lui! Fernand!

LA DUCHESSE.

M. de Clavière?

INÈS.

Oui!

LA DUCHESSE.

Oh! le ciel a donc écouté mes prières!

INÈS.

Oh! madame, ne mêlons pas les choses saintes à ceci; ce n'est pas pour lui, mais pour vous qu'il faut prier.

LA DUCHESSE.

Il t'a parlé, tu lui as dit!...

INÈS.

Non, rien! mais il m'a vue, il me suit et j'accours vous dire : partons!

LA DUCHESSE.

Partir!

INÈS.

Oui, madame! — Madame, votre père avant de mourir, m'a tirée du couvent pour me donner à vous; j'ai regretté le couvent, le calme, la prière, mais je me suis dévouée et je vous aime... partez! — En me dévouant à vous, j'ai contracté le respect dû à votre honneur de femme, à l'honneur des Tellez dont vous êtes issue, à l'honneur des Montemayer incarné en votre mari... partez!... — Madame, M. le duc a pour vous et pour son nom un amour farouche, et je partage toutes les terreurs qu'il vous inspire, et l'avenir m'épouvante... (avec force :) partez! partez!!!

LA DUCHESSE.

Chère Inès, ta piété voit tout à la lueur des lampes du cloître, mais...

INÈS, après un regard à droite.

Partons, madame, il le faut! vous le devez, je vous en prie... je le veux!

LA DUCHESSE.

Inès, vous me manquez de respect. (Inès recule et baisse la tête.) Oh! non, non! tu ne peux pas me manquer de respect, toi, toi!... et je t'écoute, je pars, viens!

(Clavière paraît, elles vont s'éloigner.)

Digitized by Google

SCÈNE XI

LES MÊMES, CLAVIÈRE.

CLAVIÈRE, arrêtant la duchesse.

O madame, un seul instant, un seul, restez!

INÈS, se retirant.

Je ne m'éloigne pas!

Elle sort.

CLAVIÈRE.

C'est vous!... c'est bien vous... ô mon Dieu!

LA DUCHESSE, troublée.

Non, Fernand, non, laissez-moi!

CLAVIÈRE.

Oui, Fernand, qui a souffert loin de vous, mais qui oublie maintenant toutes ses douleurs, et qui vous aime plus que jamais.

LA DUCHESSE.

Et moi, croyez-vous donc que je n'ai pas souffert!... Je n'osais parler de vous qu'en tremblant, et si l'on m'avait dit...

CLAVIÈRE.

Oh! parlez, parlez encore, j'ai le besoin de me convaincre que c'est bien vous que j'entends, que je regarde... oh! que je suis heureux et que je vous aime!

LA DUCHESSE.

Taisez-vous! taisez-vous!

CLAVIÈRE.

Que nous étions bien destinés l'un à l'autre! Quand je pense... (Avec une rage douloureuse) quand je pense que j'étais votre fiancé, que nos familles étaient d'accord, que toute ma vie allait s'unir à la vôtre... ah!...

LA DUCHESSE.

A quoi bon rappeler ce passé, que nous devons oublier tous deux?

CLAVIÈRE.

Un ordre du roi Ferdinand vint tout à coup briser cet avenir. Le duc était ruiné, votre fortune relevait sa grandesse aux abois, et... de par le roi, vous l'avez épousé!... De par le roi!...

LA DUCHESSE.

Entre le cloître et ce mariage, il fallait choisir, et le cloître c'était la prison, la tombe. C'était plus cruel encore, car

c'était la vie avec l'impossibilité éternelle de vous revoir comme j'espère que nous nous reverrons un jour... (Lui prenant les mains.) plus tard, en amis, en loyaux amis. Et j'ai préféré être malheureuse dans le monde, et garder l'espérance de nous retrouver un jour ainsi.

CLAVIÈRE, avec passion.

Oui, dites-moi que vous êtes malheureuse?

LA DUCHESSE.

Oh! oui, et sans pouvoir me plaindre. A voir le respect et l'adoration dont M. de Montemayor m'entoure, on me croirait la plus heureuse des femmes, mensonge! ses soins sont l'attachement du geôlier pour son captif; ce respect, une perpétuelle crainte d'être trompé! Et tous ces mauvais sentiments se résument en un espionnage silencieux, rampant, que je retrouve partout; si je parle, si je lis, si j'écris, si j'exprime un désir ou une crainte, mes regards ont un espion, mes paroles, un espion, mon silence même a un espion; mon âme est gardée à vue!... Tel est mon bonheur!... Et si le ciel n'avait pas daigné m'accorder un ange pour me rappeler sa protection qui veille, il est des moments où la douleur serait plus forte que moi!... Mais j'embrasse alors ma fille, et je veux vivre pour l'aimer, la protéger et la défendre peut-être un jour contre un malheur pareil au mien.

CLAVIÈRE.

Ce n'est pas ainsi que je voudrais vous savoir malheureuse, Mariana!

LA DUCHESSE.

Il n'y a plus de Mariana ni de Fernand, mais M. de Clavière et madame de Montemayor.

CLAVIÈRE.

Oui, mais qui vivent maintenant, du moins, sous le même ciel, qui peuvent se voir, se parler, et se faire ainsi presque du bonheur avec leurs tristesses!

LA DUCHESSE.

Non! je viens de vous le dire, je suis toujours suivie, suspectée. Tenez, il n'y a qu'un instant, ici, à cette place où nous sommes... non, croyez-moi, non!

CLAVIÈRE.

Mais alors, que voulez-vous que je devienne!... Vous vous taisez?... Quoi! la première fois que je vous retrouve... Oh! tenez, dites-moi plutôt que vous m'aimiez peu, et que vous ne m'aimez plus.

LA DUCHESSE.

Je vous dis adieu!

CLAVIÈRE.

Mais ce mot, est-ce une séparation éternelle.

LA DUCHESSE.

Adieu, monsieur de Clavière.

Elle s'éloigne.

CLAVIÈRE, s'asseyant comme un homme qui tombe et la main sur le cœur.

Une séparation éternelle!

LA DUCHESSE, s'arrêtant, regarde Clavière qui ne la voit pas, fait un pas vers lui et se dit :

Non! je ne dois pas... non! (Elle va résolûment au fond et sort en disant :) Inès, viens!

Ici on entend une fanfare.

SCÈNE XII

CLAVIÈRE, DUMESNIL, DE LUBBERT.

DUMESNIL.

Le voilà! Comment, encore là? Tu n'entends donc pas la première fanfare appelant les promeneurs au banquet?... A la seconde... (S'arrêtant.) Eh! mais, qu'as-tu? tu souffres?

CLAVIÈRE, se relevant.

Ce n'est rien!... rien! promenons-nous un instant, j'ai besoin de respirer un peu avant d'entrer dans la salle... et puis, vous verrez au banquet si je me conduis bien!

DE LUBBERT.

A la bonne heure! allons!

Ils sortent.

SCÈNE XIII

ASPINVAL, entrant et suivant Clavière du regard.

Ah çà! mais, c'est bien le même, je crois... il était seul ici, la duchesse ne doit pas être loin!... Qu'est-ce que cela veut dire?... C'est un roman! Ancien ou nouveau? espagnol ou français?... simple caprice de grande dame, peut-être!... Eh! cela s'est vu, madame la duchesse!... Mais cela ne m'apprend pas la raison de ses offres.

La nuit vient, la scène reste sombre et le fond seul s'éclaire des lueurs de la fête.

SCÈNE XIV

ASPINVAL, PALAMOS, entrant tout effaré.

ASPINVAL.

Encore vous! toujours agité!

PALAMOS.

Je le crois bien!... ah! quelles histoires!... D'abord, j'a retrouvé mon amazone.

ASPINVAL.

Tant mieux!

PALAMOS.

Au contraire!

ASPINVAL.

Pourquoi ça?

PALAMOS.

Comment l'ai-je retrouvée?

ASPINVAL.

A cheval.

PALAMOS.

Oui, mais augmentée d'un lancier qui galopait auprès d'elle. Je réclame mon rôle, il me répond qu'il a sauvé la dame que sa monture emportait, et qu'il reste son chevalier, ce cavalier! je trouve son procédé un peu... cavalier, il répond en piquant des deux; Bouton-de-Rose prend le galop, je veux les suivre... mais, cette fois encore, j'avais un cheval d'ici, il s'attache au sol, et...

ASPINVAL.

Bouton-de-Rose vous reviendra. Le lancier n'a que la permission de neuf heures, lui, et la vôtre n'a pas d'heure! si l'on s'arrêtait à tous les lanciers qu'on rencontre dans la vie!...

PALAMOS.

Est-ce qu'il y a eu aussi des lanciers dans la vôtre?

ASPINVAL.

Des régiments entiers! Mais souffrez que je me rende au banquet, car je meurs de...

Fausse sortie.

PALAMOS.

Attendez donc! Ce n'est pas tout! Vous n'avez pas une épée, vous?

ASPINVAL.

Non! pourquoi?

PALAMOS.

A ce moment, je vois passer des femmes qu'un groupe de jeunes gens poursuivait comme pour s'emparer d'elles, jugez de mon étonnement : je reconnais la duchesse et Inès qui criait : « Mais où donc est la voiture?... » et qui appelait le cocher.

ASPINVAL.

La duchesse!

PALAMOS.

Oui... par là! je n'aurais pas voulu qu'elle me vît, mais comment ne pas la défendre? malheureusement je n'avais pas d'arme, et ces drôles étaient armés. Qu'importe! je me jette entre eux et madame de Montemayor, on me renverse, je ne vois plus rien, mais j'entends des voix : « Attendez-nous donc, messieurs de Saint-Germain! » Je peux me relever et je vois accourir des gardes du corps, M. de Lubbert, Dumesnil et un troisième... que je ne connais pas, mais brave... et charmant!...

ASPINVAL, à lui-même.

Toujours le même!

PALAMOS.

Ils fondent sur les jeunes gens malgré le nombre... La duchesse avait disparu; moi, j'enrage, pas d'armes! pas d'armes! pas d'armes! pas une épée, un bâton... j'avais perdu ma cravache...

Bruit d'épées et de paroles venant du bas de la terrasse. Palamos et Aspinval se penchent pour en connaître la cause. — Rumeurs de divers côtés. Au fond, personnages de la fête attirés par le bruit.

PALAMOS, penché sur la balustrade.

Ah! ah! ce sont mes gardes du corps avec ces drôles...

ASPINVAL.

En voilà d'autres! ça s'échauffe.

PALAMOS, avec un cri.

Ah! une épée à terre! Attendez-moi! attendez! je veux en être!

Il saute par-dessus la balustrade et disparaît.

SCÈNE XV

ASPINVAL, puis LA DUCHESSE et INÈS hors de vue, puis SAINT-PAUL, puis DE LUBBERT, CLAVIÈRE, DUMESNIL, puis PALAMOS, GARDES DU CORPS, PERSONNAGES DE LA FÊTE, etc.

ASPINVAL.

Et c'est ce jeune officier qui s'est trouvé là pour défendre

la duchesse... toujours! Il n'y a que l'amour pour faire ces éternelles rencontres!... On se rencontre partout, sans cesse! jusqu'à ce qu'on ne se quitte plus, et alors... (Voyant apparaître dans l'obscurité d'un bosquet la duchesse, qu'Inès empêche d'avancer.) Mais, c'est elle!... ne la voyons pas... s'il lui faut un aide... je serai là!

Il se penche de nouveau sur la terrasse, d'où montent d'autres cris, mais il se redresse aussitôt et l'on voit arriver par là Dumesnil ému, en même temps qu'arrivent du fond Saint-Paul et plusieurs gardes du corps.

DUMESNIL.

Messieurs, un des nôtres vient d'être blessé...

SAINT-PAUL et plusieurs.

Qui donc?

DUMESNIL.

M. de Clavière!

LA DUCHESSE, à voix basse et avec effroi.

Lui!

Aspinval l'observe.

CLAVIÈRE, entrant avec de Lubbert et d'autres.

Rassurez-vous, ce n'est rien, mes amis!

On s'empresse autour de lui.

PALAMOS, entrant.

Brave jeune homme! c'est pour moi qu'il l'a reçue, cette blessure; le coup m'était adressé.

DE LUBBERT.

C'est vrai!

PALAMOS.

Je lui dois peut-être la vie!

CLAVIÈRE, avec effort.

Maintenant que justice est faite, messieurs, entrons au château.

DE LUBBERT.

C'est l'heure du banquet!

PALAMOS, à part.

A propos, il faut que je lui demande son nom, à mon sauveur!

Il se dirige vers Clavière, mais à ce moment la duchesse près de qui il se trouve sans la voir, appelle à voix basse :

LA DUCHESSE.

Monsieur de Palamos!

PALAMOS, se retournant.

Vous, madame!

LA DUCHESSE.

Chut! veuillez m'aider à retrouver ma voiture!

Digitized by Google

PALAMOS.

Madame! (Avec embarras après avoir jeté un regard du côté de Clavière.) Allons! je suis à vos ordres, madame!

Il disparaît avec la duchesse et Inès.

ASPINVAL, à part, regardant s'éloigner la duchesse.

Ce cri! cet effroi! et tant d'imprudence!... ce n'est pas un caprice. C'est quelque ancien amour, une grande passion... Oui, mais pourquoi voulait-elle m'enrichir?

Nouvelles fanfares.

TOUS.

Au banquet! au banquet!

Le rideau tombe.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME

Chez le duc de Montemayor. — Petit salon richement meublé.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, SAN MIGUEL.

LE DUC, à un domestique.

Dès que M. le comte d'Aspinval sera arrivé, prévenez-moi. (Le domestique sort. A San Miguel :) Tu disais donc qu'avant l'apparition de ce jeune officier, la duchesse et le comte avaient longuement causé ensemble sur la terrasse de Saint-Germain.

SAN MIGUEL.

Oui, monseigneur...

LE DUC.

Et... après l'entretien avec l'officier ?

SAN MIGUEL.

J'ai vu madame la duchesse se diriger vers sa voiture. Mais il paraît que les gens de madame la duchesse avaient mal compris ses ordres, car sa voiture était allée l'attendre sur la place du château au lieu de stationner à la grille du parc.

LE DOMESTIQUE, revenant.

M. le comte d'Aspinval.

LE DUC.

C'est bien ! vous allez le faire entrer. (Le domestique sort.) Tu feras atteler, Miguel.

D'un geste, il le congédie.

SCÈNE II

LE DUC, puis ASPINVAL.

LE DUC, un instant seul.

Je vais enfin connaître la vérité, comme j'ai le droit de l'attendre d'un homme qui doit m'être vendu maintenant corps et âme; et si ce que je redoute est vrai, si je retrouve, entre la duchesse et moi, celui dont le souvenir a toujours troublé ma vie... (Voyant entrer d'Aspinval.) Ah! bonjour, cher comte!

ASPINVAL.

Je suis heureux, monsieur le duc, d'être un des premiers à vous féliciter sur l'accueil flatteur que vous avez, dit-on, reçu à Madrid.

LE DUC.

Je vous remercie, comte. Le roi, en effet, m'a fait entendre que je le représenterais bientôt à Paris, et vous pouvez en faire pressentir la nouvelle. Mais pour vous, rien que d'heureux, j'espère, n'est advenu pendant mon absence?

ASPINVAL.

Ah! grâce à vous, monsieur le duc. En attendant l'emploi que votre protection me destine, je ne compte les jours que par les fêtes et les plaisirs; ce qui est un noviciat assez doux.

LE DUC.

Sans compter le jeu, bien entendu!

ASPINVAL.

Non pas, en le comptant, car je gagne à me donner envie de jeter une bague à la mer...

LE DUC.

Si la mer était ici!... Alors, je vous félicite à mon tour. Mais, à propos de fêtes, les journaux font grand bruit de celle d'avant-hier, à Saint-Germain!... Vous y étiez, n'est-ce pas?

ASPINVAL.

Oui, et c'était magnifique. De la musique au loin, des fleurs partout, un banquet vraiment royal; et ce qui vaut mieux, des femmes charmantes.

LE DUC.

Il y a même eu scandale, je crois?

ASPINVAL.

Oh! un enfantillage. Des jeunes gens qui s'étaient entendus

pour chercher querelle aux gardes du corps, quelques coups d'épée donnés et rendus. Mais à ça près...

LE DUC.

Rien de plus?

ASPINVAL.

Mais... pour une fête, c'est suffisant!

LE DUC.

Pour la fête, c'est possible, mais pour moi?...

ASPINVAL.

Pour vous, monsieur le duc?...

LE DUC.

Oui. Il ne vous est pas revenu certaines choses qui pourraient m'intéresser particulièrement?

ASPINVAL.

Particulièrement?... Ma foi... Ah! oui; votre neveu, qui m'avait dit ne pouvoir venir, est arrivé sournoisement un des premiers...

LE DUC, l'interrompant.

Laissons là ce jeune homme!

ASPINVAL.

Alors, monsieur le duc, je n'ai plus rien à vous dire...

LE DUC, regardant le comte et accentuant.

Vous n'avez pas eu occasion, je le vois, de vous rencontrer avec la duchesse?

ASPINVAL.

Pardon, monsieur le duc, un instant, quelques minutes seulement.

LE DUC.

Rien qu'un instant?

ASPINVAL, à part.

Quel singulier ton! (Haut.) Oh! vous savez, dans les fêtes, on se croise... on se perd... On ne se retrouve pas toujours! Madame la duchesse était fort entourée, fort admirée, par conséquent, et en si bonne compagnie, qu'elle n'avait nul besoin de mon humble protection.

LE DUC.

De sorte que vous ne connaissez pas les personnes qui ont eu l'honneur de lui être présentées.

ASPINVAL.

Non; et je n'ai pas cherché à les connaître.

LE DUC.

Ah! vraiment! vous n'avez pas désiré les connaître! (Posément.) monsieur le comte, quelques jours avant mon départ, nous sommes convenus, je crois, de nous dire quels événements nous ont fait nous rencontrer, je vois qu'il est temps

d'échanger cette double confidence, et si votre obligeance daignait commencer...

ASPINVAL.

Avec plaisir!... et d'ailleurs, c'est si simple! — A vingt-cinq ans, j'étais ruiné, j'avais eu successivement trois héritages tués sous moi; je résolus d'aller me faire tuer moi-même, au milieu des derniers et magnifiques combats que l'Empire livrait à l'Europe. Je m'engageai dans les gardes d'honneur; c'était en 1812. En 1814, j'étais déjà capitaine. En 1815, je n'étais plus rien du tout. La veille, un héros, le lendemain, on m'appelait un brigand de la Loire. Quoique je fusse gentilhomme, la Restauration me repoussa.

LE DUC.

Pourquoi?

ASPINVAL.

Parce que j'avais tiré l'épée contre l'étranger. (Reprenant après un temps.) Je ne pouvais, à vingt-huit ans, m'amuser à cultiver des regrets. Ce jardinage de la vieillesse ne convenait ni à mon âge, ni à mon énergie... A ma nature exubérante, il fallait des sensations vives, larges, sans cesse renouvelées. J'avais un de ces cœurs qui tiennent table ouverte jour et nuit. Ces cœurs coûtent cher d'entretien; ils sont très-chauds, ils digèrent l'or; il leur en faut beaucoup. Comment m'en procurer?... J'apprends qu'en Amérique un vaillant peuple tente encore un effort pour sa délivrance avec l'infatigable et intrépide Bolivar... (S'arrêtant.) Vous souriez, monsieur le duc, pourquoi?

LE DUC.

Vous devez savoir, comte, que les diplomates sourient beaucoup en écoutant.

ASPINVAL.

C'est Bolivar qui vous fait sourire... Bolivar a duré trop longtemps.

LE DUC, avec bonhomie.

Mais oui! Qu'un homme devienne brusquement un héros; qu'il ait son jour sublime et qu'il meure, ou qu'il rentre dans la vie tranquille, c'est bien, mais...

ASPINVAL.

Mais s'il a l'héroïsme incurable, il passe à l'état d'Aristide, c'est trop juste!... et on l'appelle...

LE DUC.

Bolivar. Continuez donc!

ASPINVAL.

J'apprends que les fusils manquent aux bras libérateurs, je passe en Angleterre, et, là, j'achète des munitions de guerre

que je porte aux indépendants. Me voici donc à Venezuela. (Soulignant en regardant le duc.) A Venezuela.

LE DUC.

C'est entendu !

ASPINVAL, à part.

Tiens ! il est fort ! (Haut.) On m'accueille à bras ouverts, on m'embrasse, on me porte en triomphe : c'est superbe ! (Se reprenant.) Ce fut superbe ! jusqu'au jour où je présentai aux Américains-Espagnols devenus peuple libre, la facture des fusils que je leur avais vendus pour conquérir leur liberté. Ils refusèrent de la payer, et comme j'insistais un peu trop, il parait, ils me condamnèrent à mort, prétendant que les fusils que je leur avais vendus étaient de mauvaise qualité, qu'ils n'avaient jamais tué qui que ce fût ! J'allais passer par les armes; je demandai la faveur d'être fusillé avec mes propres fusils puisqu'ils ne pouvaient tuer personne. Cette plaisanterie remplie de bon sens me sauva. On se contenta de m'exiler en pleine forêt vierge, parmi les animaux les moins amis de l'homme. J'évitai les plus cruels, j'en vainquis quelques-uns. Les plus braves, les plus nobles, les plus malins me respectèrent...

LE DUC, avec courtoisie.

Cela se comprend !

ASPINVAL, après s'être incliné.

Je finis par tomber au milieu des Indiens de la tribu des Nez-percés, gens aimables mais féroces, dont les femmes ont des épaules charmantes qu'elles découvrent jusqu'aux talons : Mon adresse à la chasse me fit nommer chef de cette tribu des Nez-percés; ils me peignirent le visage avec du vermillon et me mirent des plumes sur la tête. Malheureusement, sous ce costume, je plus à la majorité des jeunes Indiennes. Dès ce moment, ja ousie chez les Nez-percés, qui m'accusent d'avoir cherché à séduire la femme du Serpent-Bleu. J'ai beau protester, on m'enchaîne, on me déplume, bref, on déclare solennellement que je dois être mangé à la nouvelle lune; je m'évade au dernier quartier. J'arrive au Texas, où je m'embarque sur un vaisseau anglo-américain qui portait de l'argent aux Grecs, alors en pleine insurrection : nous étions en 1824. Je m'étais fait contrebandier en Amérique, me voilà Philellène, distribuant aux révoltés des dollars, de même que j'avais distribué des fusils aux Américains. Je ne fus guère mieux récompensé; l'amour m'avait perdu parmi les sauvages, ici, ce fut le jeu. Un soir que je faisais la partie dans l'ancien palais d'Agamemnon, à Athènes, un descendant de ce roi des rois me vola indignement aux cartes. Il retournait toujours son aïeul. Je n'aurais pas dû

m'en étonner, j'étais dans la capitale des grecs. J'eus le mauvais goût de me fâcher, le tort plus grand encore de donner un soufflet au petit-fils d'Atrée et de Thyeste. Duel le lendemain; je le tuai au pied de l'Acropole. Homère n'en a rien dit, mais la police de M. Capo-d'Istria s'en émut beaucoup, et le soir même j'étais prié de m'embarquer pour où je voudrais. Très-refroidi à l'endroit des peuples libres, je partis pour l'Espagne, décidé à servir le roi Ferdinand VII.

LE DUC.

Et quand je vous rencontrai, vous, l'homme de l'indépendance, monsieur le comte, vous étiez aux galères.

ASPINVAL, bondissant.

M. le duc !...

LE DUC.

Pardon !... Aux présides... mais en France, on dit : galères !

ASPINVAL, calmé.

Oui, j'étais... où vous dites... je sciais des planches, je roulais des canons, je raccommodais des voiles... je faisais bien d'autres choses, sans compter les réflexions! Mais (absolument parlant), la question, ce n'est pas tant les galères que la cause pour laquelle on s'y trouve. La cause pour moi, c'était un malentendu.

LE DUC.

Oui ! je sais ! A peine débarqué à Cadix, vous aviez rencontré une bande de guérilleros armés contre nous, et vous aviez combattu dans leurs rangs.

ASPINVAL.

Contre la cause que je venais défendre ! ah !

LE DUC.

Et quand vous êtes vaincu, quand on vous fouille, on trouve sur vous une lettre pour le général en chef de nos troupes royales.

ASPINVAL.

On me déclare traître, alors ! je veux m'expliquer, on ne me comprend pas... et en attendant que je me fasse comprendre, on me condamne à trois années de présides.

LE DUC.

Oui, de galères!... mais vous ne regrettez pas je pense cette vie misérable?...

ASPINVAL.

Eh ! mon Dieu ! monsieur le duc, cette vie n'est pas précisément le paradis terrestre, mais... quand je serai vieux... (S'interrompant.) car je peux vieillir !...

LE DUC.

Comment donc, monsieur... Le diable lui-même devint vieux!

ASPINVAL, achevant.

Je me dirai, en me souvenant : Le plus beau temps de ma vie s'est peut-être passé aux galères.

LE DUC.

Vous voulez y retourner?

ASPINVAL.

Moi! non! La civilisation m'a gâté, j'aime ses entraves, j'adore ses fers!

LE DUC.

Tout cela est en effet d'une grande simplicité. Ce que j'ai à vous rappeler, moi, ne vous semblera pas moins simple. (Aspinval salue.) J'étais inspecteur-général de la marine espagnole, quand mes fonctions m'appelèrent à visiter les présides; on me parla beaucoup d'un condamné politique, jeune encore, de bonne naissance, et dont la vie romanesque s'était écoulée un peu partout où la révolte accomplissait ses désastres sous prétexte de liberté. Ces renseignements excitèrent mon intérêt : je demandai à vous voir, je vous vis. Ce jour là, monsieur le comte, vous goudronniez, je crois, un vaisseau.

ASPINVAL.

Oui... je goudronnais assez bien!

LE DUC.

Vos manières me plurent, votre esprit me charma, et je vous attachai à moi, dans un but... qu'un homme de votre intelligence devait comprendre à demi-mot; et, en ce moment même, il me semble impossible que vous ne soupçonniez pas la raison des avantages assez brillants que vous avez ici.

ASPINVAL.

Générosité si extraordinaire, monsieur le duc, que.

LE DUC.

Pardon, et permettez-moi d'établir clairement notre mutuelle position. Vous savez, monsieur le comte, qu'il est des choses, des propos, des opinions qu'un homme politique ne saurait entendre par lui-même; mais un allié secret, actif, dévoué, peut écouter pour lui, sans porter le moindre ombrage, recueillir sans danger et redire à propos le lendemain ce qu'il a entendu la veille.

ASPINVAL.

Je comprends, mais alors, je serais...

LE DUC.

Je crois l'étonnement superflu.

ASPINVAL.

Comment, moi, je serais...

LE DUC.

Jusqu'ici, je l'avoue, vous avez répondu à mon attente. Parfaitement accueilli dans le monde, dans les réunions politiques, dans les cercles fréquentés par les étrangers, vous m'avez fidèlement rapporté chaque jour une moisson de faits et d'opinions dont j'ai tiré grand parti pour mon gouvernement. Mais au moment où j'attends de vous d'autres services, plus intimes, plus sérieux pour moi, votre zèle se trouble, votre ardeur se glace, et vous méconnaissez mes bontés jusqu'à trahir ma confiance.

ASPINVAL.

Moi !

LE DUC.

Vous venez de me dire que vous n'aviez pas vu hier à Saint-Germain la duchesse de Montemayor et vous avez causé près d'une heure avec elle devant le château.

ASPINVAL.

Monsieur le duc, Macbeth fut bien étonné le jour où trois sorcières lui crièrent en pleine forêt : « Tu seras roi ! » Eh bien ! si elles m'eussent arrêté ce matin, pour me dire : « Tu es un espion ! » J'aurais été plus étonné que Macbeth, mais j'aurais tordu le cou aux sorcières !

LE DUC.

Ah çà ! monsieur le comte, voudriez-vous me dire alors pourquoi je vous aurais arraché aux présides ?...

ASPINVAL, vivement.

Pourquoi ?... j'espérais, monsieur le duc, que votre mémoire vous servirait mieux !

LE DUC.

Mais... ma mémoire ne me rappelle plus rien.

ASPINVAL.

Quand j'arrivai à Venezuela, je trouvai tout en grande rumeur; la femme d'un riche marchand avait eu l'honneur de plaire à l'aide de camp du général, et cet aide de camp avait trouvé galant de l'enlever avec le concours de ses camarades. Le mari se fâcha, ses voisins s'en mêlèrent. Dans la bagarre, le mari fut un peu tué... par l'aide de camp, dit-on. Mais les ravisseurs furent mis en prison. D'un moment à l'autre, ces étourdis pouvaient être massacrés ; moi qui n'en connaissais pas un, mais qui me sentais touché de leur sort, je cherchai à attendrir les geôliers, (Faisant signe de donner de l'argent) le lendemain la prison était vide ! (Après un temps.) Eh bien, comme l'aide de camp, principal auteur de cette équipée, avait nom, à cette époque, comte de Monte-

mayor, je croyais pouvoir attribuer à la reconnaissance de ce petit service les bontés du comte, devenu duc depuis ce temps-là?

LE DUC, très-calme.

Vous vous êtes trompé, monsieur. Le Montemayor en question était un de mes cousins; ce cousin n'est plus, Dieu merci, pour l'honneur de la famille. (Mouvement d'Aspinval.) On a l'acte de sa mort.

ASPINVAL, à part.

Un cousin... jumeau?... je le saurai! (Haut.) Alors, monsieur le duc, nous avons commis tous les deux une erreur.

LE DUC.

Je le veux bien; mais à présent que nous savons à quoi nous en tenir, expliquons-nous. Vous vous trouvez mieux ici qu'aux présides, je le comprends... mais, si vous croyez ne pas pouvoir y rester aux conditions que vous connaissez maintenant...

ASPINVAL.

Oh! parfaitement!

LE DUC.

Vous avez le droit de me quitter... Ma générosité n'ayant plus de prétexte, vous comprenez.

ASPINVAL.

Toujours parfaitement!

LE DUC.

Bien! (Se mettant à son bureau et observant Aspinval en affectant d'ouvrir des dépêches.) Alors j'attends une réponse.

ASPINVAL à part.

Ceci est du mari et non du politique. C'est contre la duchesse qu'il veut se servir de moi. Noble femme qui me tendait si loyalement la main pour me tirer de l'infamie où elle devait me croire tombé!

LE DUC.

Eh bien, cher?

ASPINVAL.

Eh bien, je vous donne une heure de réflexion.

LE DUC, à part.

Allons donc! (Haut.) C'est trop juste! (Accentuant) Alors à bientôt!

ASPINVAL, en sortant.

Peut-être, monsieur le duc.

LE DUC seul, avec ironie.

Quand on demande à réfléchir en pareil sujet c'est qu'on est décidé. Ses vices, d'ailleurs, me répondaient de sa fidélité. Seulement, je le croyais plus franc; mais, à présent, l'hypocrisie décolore tout... (Voyant s'ouvrir une porte du fond.)

Digitized by Google

Ah! ah! voici mon neveu. Eh bien, l'hypocrisie de celui-là me sera du moins utile!... En attendant que je fasse parler Inès, je saurai de Palamos ce qu'il peut savoir lui-même, en m'amusant de lui un instant.

SCÈNE III

LE DUC, PALAMOS, un livre à la main.

PALAMOS.

Votre seigneurie voudrait-elle me dire ce qu'elle pense de cette phrase de M. de Martens sur la position des neutres dans les guerres maritimes?

LE DUC.

En ce moment, cher neveu, j'aimerais mieux vous parler de votre position à vous.

PALAMOS.

De ma position!

LE DUC.

Oui, votre santé me semble s'altérer sérieusement depuis votre arrivée en France.

PALAMOS, étonné.

Ma santé, à moi?

LE DUC.

Malgré vos études sérieuses vous vous ennuyez beaucoup, et vous finirez par tomber gravement malade. Ne pensez-vous pas que le climat natal de l'Espagne vous rétablirait?

PALAMOS.

Mais, mon oncle, je ne m'ennuie pas du tout, j'ai l'aspect grave, c'est vrai, mais au fond...

LE DUC, affecta t un grand sérieux.

Taisez vous! Je connais la cause de cette souffrance mystérieuse et incurable si vous restez ici.

PALAMOS, à part.

Ah! ça, pourquoi veut-il me renvoyer?

LE DUC.

Remarquez que je ne vous fais nul reproche. Vous êtes jeune, vous n'avez pu voir sans admiration une personne dont la beauté, j'en conviens, excuse votre entraînement. Vous l'aimez, je le crois, sans vous l'avouer à vous-même; mais les actions trahissent souvent ce qu'on n'ose penser.

PALAMOS.

En ce cas, mon oncle, je serais heureux de connaître une seule de ces actions; cela me fera peut-être deviner la personne...

LE DUC.

Eh bien, par exemple, après avoir dit au comte qu'il vous était impossible d'aller à Saint-Germain, ne vous y êtes-vous pas rendu un des premiers ?

PALAMOS, embarrassé.

C'est vrai, mais... c'était pour avoir le temps de méditer dans la forêt...

LE DUC.

Avec M. de Martens ?...

PALAMOS.

Oui !... avec M. de Martens... (Se reprenant.) Non ! Pardon ! sur certain travail qui me préoccupe fort.

LE DUC.

Et c'est pourquoi, comme partout et toujours, vous êtes resté assidûment attaché pendant toute la fête aux pas de la duchesse.

PALAMOS, étourdi.

De... mais, alors selon vous... Ah ! monsieur le duc, c'est impossible! vous ne le croyez pas!... et je vous jure que jamais...

LE DUC.

Ne jurez pas ! je vois mieux quo vous dans votre cœur, et sans mettre en doute votre loyauté, les faits ont plus d'autorité pour moi !

PALAMOS, s'échauffant.

Mais c'est une erreur !

LE DUC.

Vous n'êtes pas resté constamment près de la duchesse ?

PALAMOS, étourdiment.

Du tout ! Et la preuve, c'est que Bouton-de...

Il s'arrête tout penaud.

LE DUC.

Hein ? quoi ?

PALAMOS, troublé.

Rien !

LE DUC.

Je vous répète que ceci est un conseil et non un blâme ; et je n'y attache pas assez d'importance pour tenir à des preuves.

PALAMOS.

Mais j'y tiens, moi ! J'ai vu la duchesse, je l'ai aidée à retrouver sa voiture, mais elle n'a parlé qu'à deux personnes ; l'une est M. d'Aspinval...

LE DUC.

Et l'autre c'est vous !

PALAMOS.

L'autre, c'est un jeune officier des gardes du corps. (Mouvement du duc aussitôt comprimé.) Un charmant cavalier !

LE DUC.

Il fallait bien que ceux qui donnaient la fête en fissent les honneurs. Il suffit, on m'aura trompé. Vous avez, sans doute, fait connaissance avec ce charmant cavalier?

PALAMOS.

Moi ! je ne sais pas même son nom !

LE DUC, raillant.

Je m'en doutais.

PALAMOS.

Comment, mon oncle, vous supposeriez?...

LE DUC.

Rien ! Et je ne veux pas voir là une excuse d'invention. Seulement, cher neveu, si vous devenez jamais diplomate...

PALAMOS.

Comment, si je deviens?...

LE DUC.

Oui, le hasard... Et si vous voulez convaincre quelqu'un de quelque chose, soyez mieux renseigné.

PALAMOS.

Mais... mais, mais monsieur le duc, j'y tiens plus que vous à connaître cet officier.

LE DUC.

Pourquoi?

PALAMOS.

Pour le remercier...

Il s'arrête.

LE DUC.

De quoi?

PALAMOS.

De rien ! (A part.) Je ne veux pas lui dire mes équipées... Ah ! (Haut.) Et si je le connais enfin, cet officier, m'autorisez-vous à vous le présenter?

LE DUC.

Certes ! quand ?

PALAMOS.

Ah ! je ne sais pas ! Mais je le trouverai et je vous le présenterai. (A lui-même.) Je le remercierai, mon sauveur, et je lui demanderai son amitié.

LE DUC, à lui-même.

Rien de plus à tirer de lui ! rien ! mais Inès parlera.

PALAMOS, à part.

J'irai à l'hôtel des gardes du corps et je demanderai... Haut, en voyant ouvrir la porte.) La duchesse !... encore !... je

ne veux pourtant pas retourner en Espagne, moi !... Et Bouton-de-Rose ! ! !...

SCÈNE IV

LES MÊMES, LA DUCHESSE, INÈS.

LA DUCHESSE.

Ah ! ma chère Inès, voilà justement M. de Palamos qui va décider entre nous.

LE DUC.

Il s'agit d'une question grave ?

LA DUCHESSE.

Fort grave ! Pradher vient de m'envoyer une parure que je lui avais commandée pour notre soirée d'aujourd'hui ; je la trouve un peu sévère, Inès, au contraire, la trouve trop brillante. Je vais l'essayer, et je serai heureuse de nommer M. de Palamos pour juge...

PALAMOS, embarrassé.

Oh ! mon opinion n'a pas la moindre valeur en ce sujet.

LA DUCHESSE.

Pardon ! je connais votre excellent goût !

PALAMOS.

Je vous jure, madame, que je n'ai aucun goût...

LE DUC.

Voyons, mon neveu, quand la duchesse vous en prie.

PALAMOS, à part.

Ah ! il ne me manquait plus... (Haut.) Encore une fois, madame...

UN VALET, entrant.

De M. le comte d'Aspinval !

Il remet au duc une lettre et se retire.

LE DUC.

Ah ! la réponse !

Il lit la lettre ; pendant ce temps, la duchesse interroge par signes Palamos pour avoir l'explication de la tenue étrange qu'il vient d'avoir avec elle ; celui-ci évite soigneusement de lui répondre, de peur de se compromettre aux yeux du duc ; il passe constamment du côté opposé à celui où elle se porte.

PALAMOS, exaspéré, à part.

Est-elle imprudente !

LA DUCHESSE, atteignant enfin Palamos, bas.

Qu'avez-vous donc ?

PALAMOS, bas.

Rien, madame, mais monsieur le duc prétend que je vous importune de mes assiduités, et comme cette plainte peut venir de vous...

LA DUCHESSE, bas.

De moi !... mais je ne lui ai rien dit... (A part.) Pourquoi ce mensonge?

Palamos s'éloigne de la duchesse au moment où le duc ayant achevé de lire, dépose la lettre sur la table.

LE DUC, à part.

Ses scrupules demandaient une heure, son intérêt accepte en dix minutes. L'intérêt avance toujours. (Haut à la duchesse et à Palamos.) Eh bien, cette grande discussion?...

LA DUCHESSE.

M. de Palamos me tient toujours rigueur.

LE DUC, raillant.

Oh! pour mieux obéir!

PALAMOS, piqué.

J'obéis donc, madame!

LE DUC, à Palamos, comme se rappelant.

Ah! pardon, je vous avais prié de surveiller nos listes d'invitations et M. de Santa-Fé n'a pas reçu la sienne. Veuillez savoir s'il n'y a pas d'autre erreur.

PALAMOS, après un mouvement.

Aussitôt après mon jugement rendu.

Fausse sortie de la duchesse et d'Inès.

LE DUC.

Restez, Inès!

LA DUCHESSE, à part.

Ah!

(La duchesse et Palamos sortent.)

SCÈNE V

LE DUC, INÈS.

LE DUC.

Vous savez, doña Inès, l'estime particulière où je vous tiens.

INÈS.

Monsieur le duc, je m'efforcerai toujours...

LE DUC.

Je n'aurais jamais emmené ma femme en France, à Paris

surtout, si je n'avais eu une personne aussi pieuse que vous à placer à côté d'elle pour la conseiller et la diriger.

INÈS.

Je vous remercie de cette confiance.

LE DUC.

Vous la méritez; vous êtes tellement au-dessus des faiblesses humaines, que vous n'avez jamais souffert,... quoique jeune et belle, doña Inès, qu'on vous parlât d'amour, de mariage...

INÈS.

Vouée dès l'enfance à la réclusion et à la prière...

LE DUC.

Oui, vous n'aimez que la prière, et, à toutes les vaines paroles de ce monde, vous préférez la vérité...

INÈS.

Monseigneur!...

LE DUC.

Même, vous m'avez dit un jour, Inès : « Taire la vérité que l'on connaît, c'est mentir. »

INÈS, à part.

O mon Dieu!

LE DUC.

Et jamais, Inès, vous ne m'avez rien caché?

INÈS, balbutiant.

Non, sans doute...

LE DUC, à part.

Elle se trouble! (Haut.) Vous méritez donc une récompense du ciel; je vous prie d'accepter cette croix bénie; je l'ai rapportée de Rome.

INÈS, hésitant à prendre la croix.

Moi, je...

LE DUC.

Prenez-la donc!

INÈS, reculant.

Ah! je ne suis pas digne, non!

LE DUC, d'un ton sévère.

Dites-moi le nom de l'homme que vous avez vu hier à Saint-Germain auprès de madame de Montemayor.

INÈS, à part.

Parler, c'est la perdre; mentir c'est perdre mon âme!

LE DUC.

Le nom de cet homme?

SCÈNE VI

LES MÊMES, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, entrant.

C'est Fernand do Clavière. (A Inès qui va pour se retirer.) Inès, restez! je veux que ceci soit entendu par quelqu'un de juste.

LE DUC.

Vous l'avez donc revu, M. de Clavière?

LA DUCHESSE.

Oui, monsieur, et voilà ce que vous auriez pu savoir sans mettre Inès à la torture, sans la placer dans la nécessité de me trahir ou de trahir sa conscience.

LE DUC.

Qui donc, sauf Inès, pouvais-je interroger?

LA DUCHESSE.

Moi! Personne plus que vous, monsieur le duc, ne connaît ma franchise.

LE DUC.

On a de la franchise... jusqu'au jour où l'on est forcé d'en manquer.

LA DUCHESSE, avec hauteur.

Ce n'est pas de moi que vous parlez, monsieur! (A Inès.) Ce fut une chose grave, Inès, que celle que je dis à M. le duc la veille de notre mariage, et c'est devant vous que je veux rappeler dans toute son amertume cette preuve de ma franchise (Au duc). En attendant, monsieur le duc, que je vous en donne une autre non moins sérieuse.

INÈS.

Madame!

LA DUCHESSE, insistant.

Il le faut, señora; vous ne savez pas comme j'ai à cœur que vous connaissiez bien ma vie (Au duc). Je vous dis, alors, monsieur le duc, non pas avec la légèreté d'une jeune fille qui changera d'avis le lendemain en s'entendant appeler « duchesse » mais avec la fermeté de la femme qui a mis sa vie, sa jeunesse, sa joie, son avenir dans son amour, et qui sent qu'on le lui arrache vivant du cœur, je vous dis : « Je vous » épouse parce que j'y suis contrainte. Je ne vous aime pas, » j'en aime un autre, et celui-là ne sortira jamais de mon » souvenir; je suis déjà mariée avec lui par la pensée, par » la volonté! Epousez-moi maintenant si vous le voulez! »

LE DUC.

Je me souviens de ces paroles madame; mais je fus assez fou pour croire, (je l'avoue avec une grande tristesse) que ce n'était là que des paroles, et votre mémoire fidèle doit vous rappeler ce que je vous répondis.

INÈS.

Mais c'est un supplice pour moi que d'assister...

LE DUC.

Il le faut señora, j'ai pour vous, je vous le redis, l'estime la plus haute, et, vous avez d'ailleurs plus de droits que vous ne pensez à connaître ce qui se passe entre Tellez et Montemayor. (A la duchesse.) Je vous répondis, madame, qu'à défaut d'un amour impossible, je vous priais de tenir toujours un compte sévère du grand éclat et de l'antique dignité de mon nom.

LA DUCHESSE.

N'en ai-je pas tenu compte?

LE DUC.

Si. Je veux le croire. Mais, M. de Clavière est en France, il est à Paris, déjà vous vous êtes revus, et vous ne m'aimez pas, madame, et vous l'aimerez toujours, venez-vous de me dire...

LA DUCHESSE, l'arrêtant.

Je vous ai parlé d'une seconde preuve de franchise que j'avais à vous donner: monsieur le duc, retournons en Espagne.

INÈS, courant à la duchesse et lui baisant les mains.

Ah! madame, merci! Merci pour vous, pour M. le duc, pour moi, pour Dieu qui voit les âmes!

LE DUC, à la duchesse.

Je dois croire que ce désir n'est pas une crainte pour l'honneur de ma maison.

LA DUCHESSE.

Non, M. le duc. Mais si la sainteté du devoir peut comprimer les sentiments dans une âme espagnole, ces sentiments ne meurent jamais; et dans ces luttes cruelles les plus héroïques volontés peuvent être vaincues... Inès, priez M. le duc de nous ramener en Espagne.

INÈS, avec élan.

Monsieur le duc, je joins à la prière de madame la duchesse, ma prière ardente!

LA DUCHESSE.

Croyez-moi, monsieur, j'ai évité toujours, et je jure de toujours éviter tout péril, mais je vous en prie par ce que j'ai de plus cher au monde : par la mémoire de ma mère et par votre honneur, retournons en Espagne.

LE DUC, après un temps.

Non! de telles paroles me suffisent, je vois que je puis

rester en France, remplir mes devoirs envers mon roi. (S'inclinant et portant froidement à ses lèvres la main de la duchesse.) Merci! (A part, en se relevant.) Mais je veille!

INÈS, d'un air plein de terreurs.

Et l'avenir!

UN VALET, annonçant.

M. d'Aspinval.

LE DUC.

Introduisez M. d'Aspinval! Ma voiture?

LE VALET.

La voiture attend monsieur le duc!

Le valet sort, d'Aspinval entre.

LE DUC.

Enchanté de vous revoir, comte! Avant de sortir, j'ai quelques instructions à vous donner, passons dans mon cabinet.

ASPINVAL, à part.

J'entre en fonctions!

Ils sortent ensemble.

SCÈNE VII

LA DUCHESSE, seule, regardant la porte par où Aspinval a disparu.

Je ne me trompais pas sur cet homme, j'ai voulu arracher son âme à la boue où elle est plongée... ridicule effort! Il me semble aujourd'hui sentir sa main s'avancer vers moi pour me pousser à ma perte... Puisqu'il ne s'est pas relevé au généreux contact de la mienne, je le briserai avec le pied... ou il me brisera.

Au moment où elle va rentrer chez elle, Aspinval revient.

SCÈNE VIII

LA DUCHESSE, ASPINVAL.

ASPINVAL, à part.

Il est parti! (Courant à la duchesse.) Madame la duchesse, il faut que je vous parle!

LA DUCHESSE, le toisant.

Monsieur!

ASPINVAL.

Il le faut!

LA DUCHESSE.

Tant d'audace!...

ASPINVAL.

Ce n'est pas de l'audace, madame, c'est du dévouement.

LA DUCHESSE, avec ironie.

Vous, du dévouement!

ASPINVAL.

Comme il n'en exista jamais de plus sincère. Veuillez m'entendre.

LA DUCHESSE.

Je ne veux pas vous entendre!

ASPINVAL.

J'ai votre secret, mais...

LA DUCHESSE, le regardant en face, avec mépris.

Mon secret!... Vous êtes modeste, monsieur! Vous en avez bien d'autres! — Vous avez les secrets de tous ceux dans l'ombre desquels vous rampez; vous avez les secrets de tous ces malheureux dont je ne partage pas les principes, mais dont j'admire les convictions courageuses. Ah! vous avez cru m'effrayer, n'est-ce pas, en accourant me dire, à moi aussi; j'ai votre secret!... Je vais vous dire le vôtre! monsieur d'Aspinval, vous êtes un de ces hommes que n'osent même pas avouer ceux qui les emploient; un de ces hommes dont la profession, louche comme l'hypocrisie, muette comme le poison, tortueuse comme la vipère, est en horreur chez tous les peuples, qui la punissent de mort en temps de guerre, et du mépris universel en temps de paix! Vous êtes un espion!

ASPINVAL.

Madame!

LA DUCHESSE.

Je vous ai offert de l'argent pour vous faire renoncer à ce métier infâme... je ne vous aurai pas assez offert... vous aurez seulement profité de mes offres pour vous vendre un peu plus cher à M. le duc. Eh bien, je lui ai tout dit moi-même, je vous ai volé.

ASPINVAL.

Mais, madame, il ne s'agit pas...

LA DUCHESSE.

Êtes vous, oui ou non, son espion?

ASPINVAL.

Avant de vous répondre, laissez-moi vous dire, je vous en conjure...

LA DUCHESSE.

Êtes-vous son espion?

ASPINVAL.

Eh bien, oui, mais...

LA DUCHESSE.

Sortez!

Elle rentre chez elle.

ASPINVAL, découragé.

Je voulais la sauver!

Il sort en même temps par le fond.

Le rideau tombe.

Google

ACTE TROISIÈME

Salon. — Boudoir élégant, somptueux, qui sépare les appartements du duc de ceux de la duchesse. — A droite du spectateur, le cabinet du duc dont la porte est ouverte; à gauche, autre porte ouverte laissant voir une partie de la chambre à coucher de la duchesse. Au second plan de ce même côté, une fenêtre, au second plan de droite, la cheminée. — Porte au fond; sur le devant à gauche, un guéridon; devant la cheminée, un canapé. — Candélabres dont les bougies sont allumées au lever du rideau.

SCÈNE PREMIÈRE

LA DUCHESSE, en toilette de bal, assise devant le guéridon, sur lequel sont plusieurs écrins ouverts, INÈS.

INÈS, après avoir attaché un bracelet au poignet de la duchesse.

Et celui-ci?

LA DUCHESSE.

Mais non, je l'avais à Saint-Germain. D'ailleurs, il ne ferait pas bien avec le collier de perles que je vais mettre. Cherches-en un autre dans ces écrins.

INÈS, en cherchant.

Vous disiez que M. le duc est parti tout de suite.

LA DUCHESSE, en défaisant le bracelet.

Tout de suite. Il a reçu, vers midi, l'ordre de se rendre immédiatement à Londres où l'ambassadeur d'Espagne l'invitait à se trouver.

INÈS, cherchant toujours dans les écrins.

Alors, ce doit être pour quelque chose de très-grave.

LA DUCHESSE.

Très-grave. Il s'agirait pour M. de Montemayor de sa nomination définitive au poste qu'il ambitionne. Aussitôt il a envoyé demander des chevaux à la poste, et il est parti avec

son neveu, me recommandant bien, puisque notre soirée ne pouvait avoir lieu, à cause de son départ, de me rendre ce soir au bal du roi. (Regardant à droite.) Le cabinet de M. le duc est éclairé comme en plein jour!... Que signifie cette grande clarté? On a donc allumé les ifs dans la cour.

INÈS.

Le concierge de l'hôtel n'aura pas été prévenu qu'il n'y avait pas soirée... il a cru que c'était comme tous les lundis.

LA DUCHESSE.

Tu lui feras dire d'éteindre!

INÈS, attachant un bracelet à la duchesse.

Oui, madame. En sorte que M. le duc veut que vous alliez ce soir au bal du château.

LA DUCHESSE, en regardant le bracelet qu'Inès lui attache au bras droit.

Et il a raison de le vouloir. Il ne faut pas que ses rivaux... que ses ennemis politiques, voyant notre soirée contremandée, ne nous rencontrent ni lui ni moi au château. (Pendant qu'Inès lui pose le bracelet au poignet gauche.) M. le duc croit qu'ils tireraient de ce double événement, des conséquences désastreuses pour son crédit, pour son influence, pour... (Regardant les deux bracelets qu'Inès vient de lui mettre.) Ceux-ci feront très-bien avec mon collier de perles, donne-le moi. (Tandis qu'Inès fixe le collier.) Maintenant, tu vas ordonner au valet de chambre d'aller chez madame de Velasquez; il dira à la duchesse que je l'attends...

INÈS.

Madame de Velasquez...

LA DUCHESSE.

Oui, c'est convenu entre elle, son mari et moi; nous devons nous rendre ensemble au château... Eh bien, qu'attends-tu?

INÈS.

Je voudrais vous dire...

LA DUCHESSE.

Parle.

INÈS.

Que je n'aurais plus la force de supporter une seconde scène comme celle que j'ai eue ce matin avec M. le duc. Non! entre l'impossibilité de lui taire la vérité et la douleur de la lui avouer, j'étoufferais, je mourrais!...

LA DUCHESSE.

Ah!...

INÈS.

Les apparences seules suffisent à un homme comme lui; il

vous traiterait en criminelle sur un soupçon qu'il lirait dans mes yeux, sur le simple doute de ma parole hésitante...

LA DUCHESSE.

Pareille chose ne se renouvellera plus, je te le promets. Es-tu rassurée?

INÈS.

Je le suis, mais...

LA DUCHESSE.

Mais, tu es triste...

INÈS.

Oui!

LA DUCHESSE.

Pourquoi triste, conscience pure, âme loyale?

INÈS.

Madame, dans cette France qui est l'orgueil de l'Europe et le désir de tous les étrangers, je regrette ma patrie, et plus encore le couvent de ma jeunesse où m'avait fait entrer votre père. Pourquoi ne m'y a-t-il pas laissée toujours puisqu'il m'aimait?

LA DUCHESSE.

Moi aussi, je t'aime; ne t'ai-je pas toujours traitée en sœur?

INÈS.

Oui, oui!... merci!

LA DUCHESSE.

Pour quitter le monde sans regrets, je sais trop qu'il suffit de le connaître, mais, toi, tu ne le connais pas.

INÈS.

Je l'ai entrevu; il me fait horreur! En devinant ses hypocrisies, ses lâchetés, ses mensonges, je comprends bien que des existences entières se passent à prier pour lui, et tous les jours je me sens le cœur étreint davantage par la nostalgie du cloître.

LA DUCHESSE.

A ton âge, et si belle!

INÈS.

Qu'importe!

LA DUCHESSE.

Je t'admire!

INÈS.

Enviez-moi, plutôt! Vous ne soupçonnez pas les austères voluptés des longues heures de silence où l'on implore le ciel pour le monde qui s'égare, et où l'on croit, où l'on sent

que le ciel vous entend. (S'animant peu à peu jusqu'à oublier où elle est et qui l'écoute.) Souvent pendant qu'un tribunal jugeait un coupable, nous avons prié pour lui; souvent, dans les temps de guerre, on apportait à notre couvent des blessés, des mourants, des morts!... Français ou espagnols : on priait; je me souviens... Ah! j'en ai vu, de ceux-là!... j'en ai vu!... Je me souviens... tenez!... encore un! inanimé!... Respire-t-il encore?... alors, tous les soins que ses propres sœurs lui eussent donnés... et l'on se penchait, on épiait son souffle... inutile! Voyant qu'il était mort, on tombait à genoux en disant : « Prions!

LA DUCHESSE, s'écriant.

Inès!

INÈS, revenant à elle.

Pardon! pardon, madame! vous allez au bal, et moi... je...

LA DUCHESSE.

Tu m'as toute troublée!... Oui, je vais au bal, il le faut... pour M. de Montemayor, pour son crédit, pour le monde, il le faut!... ah! tu m'as troublée... voyons!... (Comme se rappelant.) Ah! va dans ma chambre, ouvre le secrétaire, en voici la clé, et prends trois mille francs, tu les mettras dans ce portefeuille.... (Elle lui remet une clé et un portefeuille.) C'est pour faire le jeu du roi, cette nuit, au château. (Inès prend les diamants et les emporte.) J'ai gagné mille francs à Sa Majesté la semaine dernière, je lui dois sa revanche... (Après avoir reçu le portefeuille des mains d'Inès.) Je te remercie, ma chère Inès. Maintenant, envoie sans plus tarder chez la duchesse.

Inès sort.

SCÈNE II

LA DUCHESSE, seule, regardant du côté par où Inès est sortie.

Noble fille! elle ne sait pas quand elle parle avec quel tendre respect je l'écoute!... Elle ne sait pas par quels liens mon cœur est attaché à son cœur!... ah! chère sœur!... quand donc aurai-je le courage de tout lui dire! Ma fille et Inès!... c'est tout ce que j'aime! (Tressaillant.) Et lui!... lui, Fernand!... ah! lui! (Frappant sur son cœur.) Comme il est là, toujours!

Inès rentre.

SCÈNE III

INÈS, LA DUCHESSE.

INÈS.

Madame?

LA DUCHESSE.

Déjà revenue?

INÈS.

J'ai rencontré dans l'escalier le valet de chambre de madame de Velasquez. Il accourait vous dire que madame la duchesse venait de recevoir une triste nouvelle; son père tombé tout à coup dangereusement malade...

LA DUCHESSE.

Ah!

INÈS.

Elle vous priait donc de l'excuser de ne pouvoir vous accompagner chez le roi!

LA DUCHESSE.

L'excuse n'est que trop suffisante! Mais par qui, à présent, la remplacer?... Ne pas aller au château!... et le duc qui m'a si formellement recommandé!... Qui me conduira?... ah! le marquis de Santa-Fé!... oui!... il a reçu une invitation. Envoie chez lui! non! fais mieux, prends la voiture, vas-y toi-même!...

INÈS.

J'y cours!

LA DUCHESSE.

Tu diras à M. de Santa-Fé que je le prie d'être mon cavalier ce soir. Je vais prévenir pour qu'on le laisse entrer. (Elle sonne. Inès sort, un valet entre.) Julien, dites à Muller d'atteler, et au concierge d'éteindre toutes ces illuminations!... Ah! vous introduirez la personne qui va venir. (Julien sort.) Allons, tout est réparé! Le marquis de Santa-Fé... (Écoutant.) Un bruit de voiture dans cette rue!... (Ecoutant mieux.) Elle s'arrête à la petite porte de l'hôtel!... (Regardant.) Je ne vois pas!... (Revenant) : Le marquis de Santa-Fé est un ami, un parent même du duc... je ne crains pas que sa jalousie... dans un quart d'heure je serai au château...

JULIEN, annonçant.

M. le vicomte Fernand de Clavière!

SCÈNE IV

CLAVIÈRE, en toilette de soirée, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, dans la plus grande surprise.

Vous! chez moi!... vous!

CLAVIÈRE.

Sans doute!

LA DUCHESSE.

Quel motif?

CLAVIÈRE

Votre soirée...

LA DUCHESSE.

Ma soirée!... je n'ai pas de soirée, et quand même, est-ce que?... quelle imprudence! ah! quelle imprudence!

CLAVIÈRE, montrant une lettre.

Cette lettre d'invitation.

LA DUCHESSE.

Vous avez reçu, vous?...

CLAVIÈRE, remettant la lettre à la duchesse.

Voyez!

LA DUCHESSE, lisant l'adresse.

« A M. le vicomte Fernand de Clavière, garde du corps, à » l'hôtel du quai d'Orsay. »

Elle rend la lettre à Clavière.

CLAVIÈRE, portant involontairement la main à sa blessure de la veille.

Il fallait pour que je sortisse un motif bien puissant... ou bien doux, car...

LA DUCHESSE, l'interrompant.

Oui, oui, je me souviens, cette blessure reçue hier à Saint-Germain...

CLAVIÈRE.

Vous saviez?...

En ce moment, on entend fredonner en dehors sous la fenêtre, le refrain de cette chanson du temps : *Toi qui connais les hussards de la garde!...* etc.

LA DUCHESSE, étonnée.

Qu'est cela?

CLAVIÈRE.

Rien! Il paraît que c'est la chanson favorite du cocher de place qui m'a amené, et qui attend là, dans la rue qui fait l'angle avec votre hôtel. (En parlant, il a été ouvrir et s'est penché au dehors. La voix se tait. Clavière revient en disant :) J'ai trouvé

l'invitation étrange, mais la recevant, je devais venir, je suis venu... Je suis un peu étonné de ne voir personne.

LA DUCHESSE.

Mais je vous le répète, cette soirée n'a pas lieu; le duc et son neveu, M. de Palamos, sont partis ce matin pour l'Angleterre, une autre lettre a été envoyée à chaque invité pour contremander...

CLAVIÈRE.

Celle-là, je ne l'ai pas reçue.

LA DUCHESSE.

C'est M. de Palamos qui est chargé d'écrire l'adresse des personnes invitées... Voyons... (Elle reprend la lettre.) C'est bien son écriture... et le duc qui fait de lui ce qu'il veut!... Tenez, Fernand, il y a ici un piége!

CLAVIÈRE.

Un piége!... c'est impossible!... un piége serait plus habile; on m'envoie une invitation formelle, je m'y rends, où serait ma faute, où serait mon crime?

LA DUCHESSE.

N'importe! retirez-vous. Moi, je me rends au château.

Elle laisse tomber la lettre sur le canapé.

CLAVIÈRE.

Vous allez au château?

LA DUCHESSE.

A l'instant!

CLAVIÈRE.

Sitôt! sans prolonger de quelques minutes ce rare bonheur de vous avoir vue seule, sans témoins.

LA DUCHESSE.

Oh! pas d'objections, le terrain est miné sous nos pieds... Inès est allée prier le marquis de Santa-Fé... je l'attends, partez donc, partez tout de suite!

CLAVIÈRE.

Quoi, déjà, vous voulez?...

LA DUCHESSE.

Non! je prie!... il se fait tard, tout le monde s'est retiré... l'antichambre est libre, on ne vous verra pas sortir... adieu!

CLAVIÈRE.

Ah! il est cruel, lorsque le duc est loin, que vous exigiez si durement...

LA DUCHESSE.

Il me semble qu'il n'a pas quitté cet hôtel, qu'il nous voit, qu'il nous entend! (Elle saisit les deux mains de Clavière et les étreint vivement en disant :) Fernand, je vous en conjure, quittez-moi!

CLAVIÈRE, fléchissant, chancelant et étouffant un cri.

Ah!

LA DUCHESSE.

Qu'avez-vous?... vous souffrez.. ah! votre blessure!...

CLAVIÈRE, se remettant.

Ce n'est rien!... moins que rien!... que cela ne vous empêche pas de me renvoyer, car je le vois bien, vous avez peur de compromettre par une imprudence votre considération de grande dame, et vous ne pouvez pas la risquer pour quelques instants de plus donnés à un amour...

LA DUCHESSE, blessée.

Restez!

CLAVIÈRE, touché.

Eh bien, je resterai... cinq minutes, cinq minutes seulement! (Montrant la pendule.) Tenez, jusqu'à dix heures... elles vont sonner. (Il s'est approché, et il recule visiblement pour le public, l'aiguille de la pendule, puis il reprend :) Je vous ai calomniée, là!... Non, ce n'est pas vous qui craindriez de faire à votre amour le sacrifice de tous les prestiges de fortune et de vanité qui vous entourent. Est-ce que vous ne le faisiez pas en m'épousant?

LA DUCHESSE.

Moi?

CLAVIÈRE.

Était-ce donc avec ma modeste fortune de fils de famille, et ma solde de capitaine que j'aurais pu vous offrir un palais comme celui-ci?

LA DUCHESSE.

Un palais!... Ah! oui, c'est le nom qu'on donne aux prisons des riches, de ceux qu'on croit heureux... Non, non, je ne faisais pas de sacrifice, car vous m'eussiez donné ce qui vaut mieux que tous les palais du monde : la maison où l'on aime!...

CLAVIÈRE, répétant avec amour et tristesse.

La maison où l'on aime!... Vous rappelez-vous quelquefois encore ce qu'elle devait être pour nous?

LA DUCHESSE.

Oui! oui!

CLAVIÈRE.

Quand notre mariage fut résolu, ma mère reçut mes instructions.. Elle avait paré votre demeure nouvelle de tout ce qui pouvait vous faire regretter moins l'Espagne et aimer un peu notre pays... Un jour ma mère m'écrit : « Tout est prêt, je n'attends plus que toi et ta femme. « Je lui répondis : « Brisez les meubles, déchirez les tentures, enlevez les tableaux : Elle est la femme d'un autre! »

LA DUCHESSE.

Fernand, vos regrets sont pénibles, les miens... plus grands encore! Vous avez la liberté de votre douleur, vous, moi, femme d'un monde officiel, quand mon âme souffre et pleure, je suis condamnée au calme éternel de la statue antique... Vous êtes seul, vous; mais moi, je suis avec un autre... N'est-ce pas moi qui suis le plus à plaindre?... (Bruit dehors, la duchesse s'arrête.) Il me semble qu'on vient de fermer la grille.

CLAVIÈRE.

Votre imagination...

LA DUCHESSE, courant à la porte du fond.

Chut! écoutez!... On traverse la cour...

CLAVIÈRE.

Oui!

LA DUCHESSE.

On franchit le perron! On est dans l'escalier.

CLAVIÈRE.

Votre émotion... est-ce que vous craindriez?...

LA DUCHESSE, à voix basse.

Chut! on s'arrête à cet étage! (Elle suit le mur en écoutant, passe devant la cheminée et va coller son oreille à la porte du fond.) On entre dans cette pièce.

CLAVIÈRE, à voix basse.

Eh bien?

LA DUCHESSE, donnant un tour de clé, avec précaution, à la porte où elle écoute, à voix basse.

Ah! c'est lui!

CLAVIÈRE.

Le duc?

Après un court intervalle deux coups sont frappés à cette porte.

LA DUCHESSE, dans une consternation expressive, à voix basse.

Oui, perdus!

CLAVIÈRE, regardant autour de lui, à voix basse.

Est-ce qu'aucune issue?...

LA DUCHESSE, à voix basse.

Aucune! là, ma chambre; là, au fond, le grand escalier dont il a dû fermer la porte sur lui! (Troubles muets pendant lesquels deux coups sont encore frappés à la porte.) Nous sommes tombés dans le piége, et vous qui ne vouliez pas croire... Ah!

Nouveaux coups plus vifs frappés à la porte.

CLAVIÈRE, à voix basse et d'un ton menaçant.

Il faut ouvrir!

LA DUCHESSE, à voix basse.

Il vous tuerait... Tenez, entrez là... dans ma chambre...

CLAVIÈRE, de même.

Me cacher, moi!

LA DUCHESSE.

Il vous tuerait, vous dis-je!

CLAVIÈRE.

Mais vous?... Vous!

Coups plus fort frappés à la porte.

LA DUCHESSE.

Fernand, je vous en supplie... pour moi! entrez là!...

CLAVIÈRE.

Oui, pour vous; mais à la moindre menace... je sors... et... Vous pouvez ouvrir! (Il sort à gauche.)

Nouveaux coups à la porte.

LA DUCHESSE, ouvrant.

Monsieur de Palamos!...

SCÈNE V

LA DUCHESSE, PALAMOS, un papier à la main.

LA DUCHESSE, troublée et cherchant à se remettre.

Vous!... Ah! c'est vous!... (Riant) : Ah! ah! ah!... Je croyais... je pensais...

PALAMOS.

Que c'était monsieur le duc?

LA DUCHESSE.

Oui!...

PALAMOS.

Il est sur la route d'Angleterre.

LA DUCHESSE.

Ah! il est sur la route d'Angleterre... et, vous... pourquoi?... Comment se fait-il?...

PALAMOS.

Que je sois revenu?

LA DUCHESSE.

Oui... que vous soyez...

PALAMOS.

A Beauvais, le duc s'est rappelé qu'il avait oublié à Paris une pièce très-importante, indispensable à la conférence qui l'appelle à Londres. Il m'a immédiatement expédié de Beauvais pour venir prendre cette pièce; il l'avait laissée sur son bureau, la voici! (Il plie le papier qu'il met dans sa poche.) Je repars à l'instant; il m'attendra à Calais, où nous nous embarquerons tout de suite pour l'Angleterre. Je suis un peu brisé, la rapidité avec laquelle j'ai voyagé... Mon oncle m'avait dit de prendre trois chevaux à la poste, j'en ai pris six

pour aller plus vite. J'ai risqué vingt fois de me rompre les os.

LA DUCHESSE.

Et pourquoi cette rapidité?

PALAMOS.

Je voulais gagner deux heures sur le voyage, afin de voir quelqu'un avec qui je devais avoir, moi aussi, une... (A part.) Chère petite!... (Haut et achevant.) Conférence sérieuse.

LA DUCHESSE.

C'est très-bien! Maintenant, voudriez-vous me dire où était pour vous la nécessité de venir me trouver ici, de frapper à cette porte avec une insistance?...

PALAMOS.

Indiscrète, n'est-ce pas?

LA DUCHESSE.

Inutile, puisque vous n'aviez rien à me dire.

PALAMOS.

Oh! pardon! j'ai... j'ai beaucoup à vous dire.

LA DUCHESSE, anxieuse.

Ah!

PALAMOS.

Vous savez combien le duc est ombrageux... jaloux...

LA DUCHESSE.

Passons!

PALAMOS.

Ce n'est pas une chose... saine, d'être exposé à sa jalousie!... mais ce n'est pas non plus ma terre de prédilection, l'Espagne, et il veut me renvoyer en Espagne!...

LA DUCHESSE.

Enfin?

PALAMOS.

Enfin... s'il est vrai, ma noble tante, que vous m'aimiez. Eh! mon Dieu! je sais bien qu'on ne peut pas toujours étouffer ses sentiments!... mais quand il le faut... quand il le faut!... Eh bien! je vous en prie, ne m'aimez plus!

LA DUCHESSE, s'efforçant de sourire.

J'essaierai, mais adieu, maintenant!

PALAMOS, dont les yeux tombent sur la lettre.

Tiens! mon écriture!... L'invitation à M. de Clavière... Est-ce qu'il est venu?

LA DUCHESSE.

Ah! oui, je... j'oubliais!... il était donc invité M. de Clavières?

PALAMOS.

Oui, oui, c'est moi qui...

LA DUCHESSE.

Et le duc savait qu'il devait venir?

PALAMOS.

Certainement! Le duc ne voulait pas croire que M. de Clavière était à cette fête à Saint-Germain, il niait même son existence, et il existe!... je l'avais vu, moi, à Saint-Germain, puisqu'il a reçu là, dans une bagarre, un coup d'épée qui m'était destiné.

LA DUCHESSE, tressaillant.

Ah!

PALAMOS.

Un joli coup d'épée. Ses camarades l'ont emporté pendant le banquet, à ce qu'on m'a appris à l'hôtel où j'ai été m'informer, savoir son nom... Ah! il est venu.

LA DUCHESSE, à part.

Le duc savait qu'il devait venir!

PALAMOS.

Alors vous l'avez renvoyé.

LA DUCHESSE.

Mais oui, sans doute... Maintenant, M. de Palamos, adieu. Car je devrais être déjà rendue aux Tuileries.

PALAMOS.

En effet, je suis étonné de vous voir encore ici! (Regardant à sa montre.) Onze heures et demie.

LA DUCHESSE.

Que dites-vous donc? (Elle regarde la pendule.) Dix heures.

PALAMOS.

Comment dix heures!... votre pendule est arrêtée.

LA DUCHESSE.

Eh bien, raison de plus s'il est aussi tard pour que vous remontiez bien vite dans votre chaise de poste.

PALAMOS.

Je vous obéis, chère tante; mais je vous en prie, ne m'aimez plus!... ne m'aimez plus!

Il sort.

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, CLAVIÈRE, reparaissant.

LA DUCHESSE.

Vous avez entendu?... Onze heures et demie!... Cette pendule nous a trompés; ne perdons plus une minute. Puisque la fatalité veut que je ne trouve personne pour m'accompagner au bal de la cour, où rien ne doit m'empêcher de me rendre, rien!... j'irai seule.

CLAVIÈRE.

Seule ?

LA DUCHESSE.

Oui, je me glisserai dans le bal sans être annoncée. L'essentiel est qu'on m'y voie et l'on m'y verra; je pars.

CLAVIÈRE.

Eh ! quoi, vous persistez encore...

LA DUCHESSE.

Oh! plus d'hésitation, mon ami; voyez ce que coûte un retard, à quel danger il expose. Je viens de traverser les minutes les plus poignantes de ma vie. Venez !

CLAVIÈRE.

Mais songez que le danger est passé...

LA DUCHESSE.

Il peut s'en présenter d'autres. Venez donc ! l'heure nous presse.

CLAVIÈRE.

Vous êtes impitoyable !

LA DUCHESSE.

C'est moi que vous accusez ?...

CLAVIÈRE.

Oui !

LA DUCHESSE.

Ah !

CLAVIÈRE.

Je n'ai qu'un instant de bonheur et vous me le disputez, vous me chassez de chez vous.

LA DUCHESSE.

Je ne suis pas chez moi, je suis chez M. de Montemayor. Le duc est absent, mais son honneur est ici !

CLAVIÈRE.

Vous avez tort de mettre cet homme entre nous !... Ah! je suis chez lui !... Eh bien, je reste alors !

LA DUCHESSE.

Mon ami, la passion vous égare.

CLAVIÈRE.

Je ne l'ai pas assez écoutée, ma passion !... J'aurais dû lui obéir quand elle me disait de passer par-dessus les ordres d'un Roi qui vous arrachait de mes bras pour vous jeter dans ceux d'un autre. Nous étions unis par ce qu'il y a de plus beau sur la terre aux yeux de Dieu lui-même... L'amour vrai, libre, pur... l'amour...

LA DUCHESSE.

L'amour !

CLAVIÈRE, s'animant toujours.

Et parce que dans la vie où nous ne demandions rien, où

nous no voulions, moi que vous, vous quo moi, il s'est rencontré un grand d'Espagne ruiné, protégé par un roi, parce qu'il a plu à ce roi de réparer cette ruine et de faire un heureux avec mon bonheur, il faudra que nous soyons séparés et toujours malheureux pour jamais!... Allons donc! Est-ce que je lui dois obéissance, moi, à ce roi?... Est-ce que jo suis son sujet?... Et quand même .. Est-ce qu'il aurait le droit de me prendre mon bien le plus sacré, mon cœur vivant, ma femme?...

LA DUCHESSE, troublée.

Taisez-vous!

CLAVIÈRE.

Quels désespoirs une fois séparés!... quels regrets une fois bannis de ce paradis où nous allions vivre!... quels souvenirs!...

LA DUCHESSE.

Ah!... Laissez-moi!

CLAVIÈRE.

Vous rappelez-vous le soir de nos adieux?... Vous n'aviez pas la force de me quitter; vous vouliez fuir avec moi, gagner la France... J'aurai dû vous emporter, serrée contre mon cœur, sans regarder en arrière... je no l'ai pas fait, j'ai été stupido, j'ai mérité mon sort.

LA DUCHESSE.

Fernand!

CLAVIÈRE.

Oui, je l'ai mérité, car l'absence a fait son œuvre, vous m'avez moins aimé; peut-être ne m'aimez-vous déjà plus que commo un rêve, ou par pitié; et, le jour n'est pas loin sans doute, où...

LA DUCHESSE, éclatant.

Ah! vous mentez!

CLAVIÈRE.

Vous m'aimez donc encore?... vous ne l'avez donc pas oubliée, cette soirée de nos adieux qui recommence sans cesse au fond do mon âme?

LA DUCHESSE.

Et moi! croyez-vous donc qu'elle soit morte mon âme?

CLAVIÈRE.

Dites-le moi donc, alors que vous m'aimez! j'en ai assez douté, j'en douto toujours!... Que je vous entende m'avouer votre amour avec cette voix frémissante, dont mon cœur s'enivrait, avec ces yeux qui pour moi éclairaient le monde, et je vous obéis, je pars!

LA DUCHESSE, hésitante.

Vous partez?

CLAVIÈRE.

Oui, et je pars heureux, si pour chasser mes doutes à jamais, vous m'accordez enfin ce que vous m'avez refusé toujours; un baiser, Mariana, un seul dont le souvenir brûlera ma vie.

LA DUCHESSE.

Vous ne douterez plus?

CLAVIÈRE.

Ah!

LA DUCHESSE.

Vous partirez?

CLAVIÈRE.

Je vous le jure!... parlez! parlez!

LA DUCHESSE, vaincue.

Oui, oui, je le dois, je le veux, non-seulement pour vous dont la prière me trouve sans force, dont les doutes me désespèrent, mais pour moi, qui veux enfin goûter un instant à l'ivresse de dire mes tendresses comprimées.

CLAVIÈRE.

Elle m'aime!

LA DUCHESSE, s'exaltant peu à peu davantage.

Ah! Fernand! mon ami, mon bien-aimé, mon premier, mon dernier amour!... que vous m'avez fait de mal en blasphémant un cœur qui restera tout à vous, jusqu'à ce qu'il se brise pour avoir été séparé du vôtre!

CLAVIÈRE, ravi.

Elle m'aime toujours!

LA DUCHESSE.

L'avoir oubliée, moi!... cette soirée de douleur et d'extase où je me sentais mourir à vos paroles d'adieu.

CLAVIÈRE.

Ah!

LA DUCHESSE.

L'air qui venait d'Afrique, ce soir-là, était plein de ces doux poisons qui font rêver les yeux et mourir le cœur... et cet air chargé d'amour, il semble que nous le respirons encore!... Nous nous quittions!... il fallait nous quitter! « Adieu! il le faut!... il le faut, adieu! » Et toujours les mains tendues, nous revenions l'un à l'autre, et toujours pourtant, même à l'heure d'un déchirement si cruel, je restais pure, je vous repoussais... Je m'en suis repentie, j'étais folle!... Et vous doutez que je vous aime, moi!... moi!... Oui! oui, je veux vous le dire encore une fois... la dernière!... (Avec désespoir.) La dernière, puisque vous allez partir, et après cela... Eh bien, après cela que le monde s'é-

croule, que le ciel tombe, que je meure... qu'importe, nous nous serons aimés !

CLAVIÈRE, d'une voix brisée, enivré.

Oh ! je ne doute plus !

LA DUCHESSE.

Emportez-le donc ce mot que je vous ai crié tant de fois, à travers l'espace, au milieu des fêtes, dans mes solitudes, partout, sans cesse, le cœur gonflé de pleurs, l'âme consumée de regrets !... Fernand, je t'aime ! je t'aime ! je t'aime !

CLAVIÈRE.

Mariana ! ! !

LA DUCHESSE.

Je suis à toi ! rien qu'à toi ! Emporte-le donc ; je te le donne, ce premier, ce dernier baiser.

Elle va l'embrasser.

CLAVIÈRE, épuisé.

Mon Dieu !... mon Dieu !... mon Dieu ! ! !

Il porte la main à son cœur, pousse un cri terrible et tombe à la renverse sur le canapé.

LA DUCHESSE, épouvantée.

Fernand, qu'avez-vous ?... Fernand, répondez-moi !... O mon Dieu ! comme il est pâle !... Fernand ! vous ne m'entendez donc pas ?... Parlez-moi, je vous en prie !... mais vous m'effrayez, mon ami !... (Elle court au guéridon, y prend un flacon et vient le faire respirer à Fernand, puis elle le jette à terre.) Fernand ! (Elle soulève la tête de Clavière.) Ah ! quelle pâleur !... Fernand ?... quelle immobilité !... Fernand ?... Son regard est fixe !... Fernand ! Fernand ! Fernand ! (Elle pose la main sur la poitrine.) Son cœur ?... O mon Dieu !... voilà que je ne sens pas si son cœur bat toujours !... Est-ce que ?... Oh ! ce serait épouvantable !... Non ! non, je ne l'ai pas tué !... pourtant, cette blessure si près du cœur... et tant d'émotion... (L'appelant.) Fernand ! Fernand ! mon cher Fernand ?...

On frappe au dehors, à la porte du fond, la duchesse reste saisie ; on frappe une seconde fois et on appelle : madame la duchesse ? celle-ci va ouvrir.

SCÈNE VII

LA DUCHESSE, INÈS.

LA DUCHESSE, ouvrant.

Ah ! Inès !

INÈS, entrant.

M. de Santa-Fé était déjà parti pour les Tuileries...

LA DUCHESSE, sans l'écouter la prend par la main.

Approche !

INÈS.

M. de Clavière ici?... A cette heure!

LA DUCHESSE, la faisant avancer davantage.

Approche, te dis-je et regarde!... Est-ce là un évanouissement?... Le sommeil?... Regarde!...

INÈS, après avoir examiné attentivement Clavière, regarde la duchesse palpitante, regarde encore une fois Clavière, et tombe à genoux, en joignant les mains et disant :

Prions !

LA DUCHESSE.

Mort?...

INÈS.

Mort!

LA DUCHESSE.

Non!... tu mens!... je ne veux pas!... ou je meurs, moi aussi! (Arrêtant Inès qui fait un mouvement pour sortir.) Où vas-tu ?

INÈS.

La main de Dieu s'est appesantie, son châtiment est ici, je le reconnais, et je m'éloigne!...

LA DUCHESSE, la retenant de vive force.

Tu te trompes, te dis-je!... Regarde mieux!

INÈS.

Inutile!... Que celui qui vous a frappée vous relève; moi, je ne puis rien, je ne suis rien!

LA DUCHESSE.

Malheureuse!... mon honneur, c'est le tien! Tu es ma sœur!

INÈS.

Votre sœur en Dieu, mais...

LA DUCHESSE.

Non, non! mon père eut une fille naturelle, cette fille, c'est toi!... Chrétienne, méprise-moi donc, ferme-moi tes bras, mais, sœur de mon sang, ouvre-les moi, et (Montrant Clavière.) Sauvons-le, Inès, sauvons-le!

INÈS.

C'est vous qu'il faut sauver, ma sœur, car aucun art ne peut plus rien pour lui, à moins d'un miracle!

LA DUCHESSE.

C'est impossible! Tout espoir ne peut être perdu!

INÈS, cherchant à l'éloigner du divan.

Ne songez plus qu'à une chose!

LA DUCHESSE.

Et quelle autre chose que lui y a-t-il pour moi au monde?

INÈS.

Il y a l'honneur de M. le duc qui veut qu'à tout prix vous fassiez disparaître ce témoignage terrible de votre faute!

LA DUCHESSE, sans écouter Inès.

Mon Dieu! Elle dit que vous seul pouvez par un miracle... Eh bien, faites-le, ce miracle, vous m'en devez bien un pour tout ce que j'ai souffert! faites-le, Seigneur, et je renonce aux orgueils, aux joies de ce monde; j'en sors à l'instant, et j'entre avec Inès au couvent, et tout le reste de ma vie... (S'arrêtant en regardant Clavière, et avec un cri de douleur.) Ah! Dieu ne m'entend pas!

INÈS.

Ma sœur! ma sœur, si M. le duc entrait en ce moment, il vous tuerait!

LA DUCHESSE.

Ah! tant mieux!

INÈS.

Et votre fille?

LA DUCHESSE.

Ma fille!... Tu as raison! je suis la vie pour cette enfant!.. conseille-moi donc! secours-moi donc!... je n'ai pas une idée.

INÈS.

Il faut pourtant faire disparaître d'ici...

LA DUCHESSE.

O mon Dieu!... Et comment?

INÈS.

Je vais appeler.

LA DUCHESSE.

Appeler!... Les gens de M. le duc!... n'appelle personne.

INÈS.

Mais que pouvons-nous? deux femmes seules!

LA DUCHESSE.

Je cours me jeter aux pieds du roi.

INÈS.

Y songez-vous, au milieu d'un bal?

LA DUCHESSE.

Rien n'est donc possible! rien!!!

INÈS, après un temps.

Si! il y a un moyen!... un moyen horrible!... et il n'y en a pas d'autre!

LA DUCHESSE.

Un moyen... horrible?

INÈS.

Vous vous êtes souvent rencontrée avec le ministre de la police...

Digitized by Google

LA DUCHESSE.

Après? après?

INÈS.

Un homme comme lui, dispose de moyens extraordinaires...

LA DUCHESSE.

Eh bien, que lui dirai-je?

INÈS.

Vous lui direz : sauvez-moi! Là, sous vos fenêtres, il y a... j'ai amené dans ma voi...

LA DUCHESSE.

Il le faut!... (Montrant Clavière.) Nous allons le...

LA DUCHESSE.

Oh! Fernand! Fernand!...

INÈS.

Et le cocher?

LA DUCHESSE, avec terreur.

Le cocher du duc!... vendu à son maître! (Ses yeux tombent sur la fenêtre.) Ah! le sien, là!

INÈS.

Et il y a une porte qui ouvre sur cette rue... oui, mais... (Indiquant le cocher du dehors.) Celui-là aussi, s'il nous voit!... porter dans nos bras?...

LA DUCHESSE, tombant assise, épuisée.

Non! Dieu ne veut pas ce que nous voulons!

INÈS, qui a été se pencher à la fenêtre, à voix basse, en se redressant.

Peut-être!... Il dort... allons, ma sœur, du courage! mais hâtons-nous! (La duchesse s'incline, baise la main de Fernand et la laisse retomber. Pendant ce mouvement, Inès a couru rapidement au cabinet du duc et en ressort aussitôt, portant un manteau qu'elle vient étendre sur le corps de Clavière en disant :) Allons, ma sœur!

LA DUCHESSE.

Jamais!

INÈS.

Je vous supplie!... (La duchesse reste immobile.) Ah! il faut un courage!...

LA DUCHESSE.

Inouï!

INÈS.

Allons!

Elles se disposent à emporter Clavière ; elles avancent déjà les mains pour l'enlever, mais elles s'arrêtent soudainement au bruit d'une voix, au dehors, qui fredonne :

Toi qui connais les hussards de la garde, etc.

LA DUCHESSE, terrifiée.

Ah! éveillé!...

INÈS, en même temps.

Éveillé!... (La voix continue en diminuant. Après un silence.) Plus d'espoir!... Et maintenant, c'est vous qui devez sur-le-champ sortir de cette maison! venez! venez!

LA DUCHESSE.

Non! je ne veux pas l'abandonner!... Il a été la secrète ivresse de ma vie, qu'il en soit la perte! Tu avais raison, Inès, le châtiment de Dieu est ici... je reste!

Elle s'assied, résignée.

INÈS.

Je vous en conjure, sortons! Vous passerez en Espagne, vous irez dans votre famille.

LA DUCHESSE.

La patrie, ma famille, tout est ici pour moi! (Montrant Clavière.) Je reste!

INÈS.

Restez, puisque vous le voulez, mais souvenez-vous qu'aucun homme ne voudra partager son nom avec votre fille!... A mère déshonorée, fille déshonorée!

LA DUCHESSE, se levant avec spontanéité.

Fais de moi ce que tu voudras!

INÈS, l'entraînant.

Venez!

Elles sortent.

Le rideau tombe.

ACTE QUATRIÈME

Une entrée de l'ancienne préfecture de police, dans un enfoncement qui forme l'angle de chaque côté avec le quai. A droite, au second plan, à la suite d'un pan de muraille, la maison du concierge, un peu en saillie, avec portes praticables ouvrant sous la voûte qui conduit à la première cour, et regardant le public. — A gauche, premier plan, un café dont la façade en retour fait aussi face au public. Il y a deux tables avec tabourets au dehors. — Au second plan, un corps-de-garde, une guérite à l'entrée de la voûte.

C'est la nuit. La scène n'est éclairée que par les clartés qui brillent à l'intérieur du café, du corps-de-garde, de la maison du concierge, et les pâles rayons du réverbère suspendu sous la voûte. — Au fond, dans la cour, on ne distingue rien, tant est noire l'obscurité.

SCÈNE PREMIÈRE

RIBEYRON, UN SERGENT, LE FACTIONNAIRE, COSTUMES DE GARDES NATIONAUX SOUS LOUIS XVIII.

LE SERGENT.

Vous n'avez pas l'air content, monsieur?...

RIBEYRON.

Ribeyron : je m'appelle Ribeyron!

LE SERGENT.

Pourquoi?... Parce que vous êtes de garde à la préfecture de police ?

RIBEYRON.

Non! non! pas pour ça! Je suis un bon citoyen, et c'est bien le moins que je prenne de temps en temps le fusil pour obliger ma patrie, mais...

LE SERGENT.

Mais vous n'êtes pas content?

Digitized by Google

RIBEYRON.

Il s'en faut, sergent, parce que... mon Dieu, je peux vous dire ça à vous, puisque je n'ai pas l'honneur de vous connaître... Un ami se moquerait de moi!..

LE SERGENT.

Qu'est-ce qui vous arrive donc?

RIBEYRON.

Je suis toujours resté garçon, moi, figurez-vous.

DE SERGENT.

Recevez mes compliments, M. Ribeyron. Mais alors, vous devriez être content.

RIBEYRON.

Sans doute; mais j'ai un ami, moi, sergent, et qui est marié, lui!

LE SERGENT.

Ça peut arriver au plus honnête!

RIBEYRON.

Il s'appelle Poirou.

LE SERGENT.

Il n'y a pas de mal à ça!

RIBEYRON.

Et il est gourmand, Poirou.

LE SEBGENT.

Il faut bien se consoler!

RIBEYRON.

Depuis trois jours, le cuisinier de Poirou a disparu.

LE SERGENT.

Tiens, tiens, tiens!...

RIBEYRON.

Et ce n'est pas tout, vous allez voir. Hier matin, madame Poirou sort pour aller faire son marché, ce matin, elle n'était pas encore rentrée! A quel diable de marché avait-elle pu aller?

LE SERGENT.

Ça dépend de ce qu'elle voulait rapporter à son mari.

RIBEYRON.

Lui, Poirou, cette absence, dans les premiers moments, ça lui semblait bon : il était tranquille; mais ça avait fini par l'étonner...

SERGENT.

Enfin?

RIBEYRON.

Enfin, ce soir, on demande des hommes du poste de la préfecture pour aller près d'ici dans un hôtel garni, où l'on faisait du bruit. Je suis de ceux qui vont là, et... savez-vous qui est-ce qui faisait du bruit?

Digitized by Google

LE SERGENT.

Non.

RIBEYRON.

Le cuisinier de Poirou qui battait la femme de Poirou, et la femme de Poirou qui battait le cuisinier de Poirou! Eh bien, non, je ne suis pas content. (Le sergent rit.) Mon ami négligeait sa femme... c'est moi qui la consolais depuis longtemps, et je croyais la consoler toujours tout seul!... Et ce cuisinier... Ah! non! non!... je no suis pas content.

SCÈNE II

LES MÊMES, L'ÉVEILLEUR, UN AGENT.

LE SERGENT.

Qu'est-ce que vous nous amenez-là?

L'AGENT.

J'ai cueilli ce particulier sur la voie publique où il dormait; il était au milieu de la Halle, en travers d'un ruisseau. Il va achever la nuit au poste.

LE SERGENT.

Attendez-un peu, l'officier est occupé en ce moment. (Ribeyron rentre au corps-de-garde. Le sergent reprend en montrant l'Eveilleur.) A-t-il des papiers, l'homme?

L'ÉVEILLEUR.

Je n'en ai qu'à cigarette.

LE SERGENT.

Très-bien! Comment s'appelle-t-il?

L'ÉVEILLEUR.

L'Éveilleur.

LE SERGENT.

C'est le nom de M. votre père?

L'ÉVEILLEUR.

Je n'ai pas eu de père.

LE SERGENT.

C'est celui de votre mère?

L'ÉVEILLEUR.

J'ai eu encore moins de mère.

LE SERGENT.

Alors, pourquoi dites-vous que vous vous appelez l'Eveilleur?

L'ÉVEILLEUR.

Parce que c'est mon métier : j'éveille.

LE SERGENT.

Et qui éveillez-vous?

L'ÉVEILLEUR.

Les maraîchers qui viennent à la halle de minuit à trois heures du matin, vû qu'on les volerait s'ils s'amusaient à dormir en attendant l'heure du marché. Dès que je les vois fermer les volets, je les pince, et ils s'éveillent. J'ai un sou par homme que j'éveille.

LE SERGENT.

Vous n'avez pas d'autre profession ?

L'ÉVEILLEUR.

Non, voilà trente-cinq ans que j'éveille, et voilà pourquoi on m'appelle l'Éveilleur.

LE SERGENT.

Vous aviez donc obtenu un congé, cette nuit, qu'on vous a trouvé endormi dans un ruisseau?

L'ÉVEILLEUR.

Je vais vous dire : étant sujet quelquefois à m'endormir aussi, je paie un homme pour m'éveiller en me pinçant. J'ai donc un sous-éveilleur à qui je donne deux liards toutes les fois qu'il me pince. Il paraît que cette nuit mon commis s'est endormi à son tour, et comme il n'a sans doute personne pour le réveiller, lui...

Ribeyron sort du corps-de-garde.

LE SERGENT, à l'agent.

Allons, je crois que vous pouvez entrer. L'Éveilleur achèvera sans doute la nuit au violon, et au jour, on l'éveillera... pour...

L'ÉVEILLEUR.

Qui ça, c'te fois-ci? le gouvernement? quel honneur! Décidément je renverrai mon commis. (Il entre au corps-de-garde avec l'agent. Le sergent y entre après eux.)

SCÈNE III

ASPINVAL, puis LE CONCIERGE, puis UN GARÇON DE CAFÉ, puis RIBEYRON.

Aspinval paraît, venant de la droite; il se dirige vers le fond; après s'être arrêté un instant pour regarder l'édifice, il se dispose à entrer, mais au moment où il met les pieds sous la voûte le concierge paraît, sortant de chez lui.

LE CONCIERGE.

Où allez-vous, monsieur? à cette heure-ci on n'entre plus.

ASPINVAL.

Ah! je croyais qu'on entrait toujours facilement et que la

question, après, c'était de sortir... Enfin !... j'aurais voulu cependant... Pourriez-vous du moins, monsieur, faire passer ce mot... (Il écrit sur une feuille de son carnet qu'il détache ensuite et remet au concierge.) à la personne de qui... j'ajoute ici (Il plie le papier.) le nom.

LE CONCIERGE.

J'y vais moi-même... si vous voulez-bien attendre...

ASPINVAL.

Merci d'avance ! (Le concierge disparaît au fond.) Je crois qu'en suite j'aurai mes entrées ici. Ah! c'est moins élégant que de les avoir sur la scène, à l'Opéra. (Avec un soupir.) Et moins gai ! (Il revient s'asseoir devant le café, près d'une table.)

LE GARÇON, arrivant.

Qu'est-ce qu'il faut servir à monsieur ?

ASPINVAL.

A moi ?... ah ! oui, un verre d'eau.

RIBEYRON, qui se promenait de long en large.

Il fait encore chaud, n'est-ce pas; monsieur?

ASPINVAL.

Un drôle de temps d'automne! on a chaud; on a froid; il fait clair; il fait sombre. Il fait de l'orage par là, et par ici la lune montre son nez...

SCÈNE IV

ASPINVAL, MADAME PHARAMOND, UN AGENT, portant un tapis vert qu'il tient par les quatre bouts et dans lequel sont des jeux de cartes, une petite corbeille, des fiches, etc.

MADAME PHARAMOND, paraissant la première, venant de la droite et très en colère.

C'est un abus, c'est une infamie!... confondre une maison honnête comme la mienne avec une maison où l'on joue des jeux prohibés!... m'arrêter, moi madame Pharamond, la veuve d'un adjudant, quelle horreur!

L'AGENT.

Allons, madame... (Au sergent.) Quand nous sommes entrés chez madame ce soir, on jouait les petits paquets, jeu défendu.

MADAME PHARAMOND.

Non monsieur, le vingt-un, jeu permis!

L'AGENT.

Et vos cartes nous ont paru d'une loyauté... douteuse.

MADAME PHARAMOND.

Elles sont irréprochables, monsieur, comme toute mon

existence! (Apercevant Aspinval.) J'en appelle à monsieur qu'est un homme comme il faut et qui me prie d'accepter quelque chose pour me remettre! j'accepte, monsieur, pour ne pas vous refuser, et parce que, vraiment, je suis bien émue... (Au garçon qui la regarde sans rien dire.) Oui, garçon, une larme de kirsch! (A l'agent.) Faitos-les voir, à monsieur, mes cartes, faites-les voir!

ASPINVAL, à l'agent.

Laissez donc! vous allez voir.

MADAME PHARAMOND.

J'en appello à vous tous, messieurs!... (A d'Aspinval.) Eh bien, monsieur?

ASPINVAL, qui a examiné les cartes.

Eh bien, madame, je suis de l'avis de monsieur.

MADAME PHARAMOND.

Eh bien, monsieur, vous ne connaissez pas les cartes.

ASPINVAL.

Je ne connais pas les cartes!... moi! Tenez madame, ce dix do piquo qui a l'air insignifiant... ce dix de pique me regarde. J'ai eu deux duels à la Nouvelle-Orléans pour ce dix de pique. J'ai perdu mille onces d'or sur ce sept de carreau. Et ce huit de trèfle!... à Argos, à cause de ce huit de trèfle, j'ai fendu lo crâne d'un Alcibiade moderne avec un flambeau. Et ce neuf de cœur!... je fus aimé pour le neuf de cœur. Oui, sur cette carto, je gagnai un jour trente mille francs; j'en donnai quinze mille à une jeune Brésilienne qui m'aima jusqu'à la mort... des quinze mille francs! je no connais pas les cartes!... Il n'en est pas une qui ne soit une page de ma jeunesse, un chapitre de ma vie.

MADAME PHARAMOND.

Joliment bien, ce monsieur!

ASPINVAL.

La preuve que je les connais trop, madame, les cartes... tenez, ce roi de trèfle a un trou imperceptible à l'œil droit, ce qui fait qu'au toucher on le distingue aisément du reste de ses sujets.

MADAME PHARAMOND.

Monsieur!...

ASPINVAL.

Cette reine de cœur a le nez un peu aminci; comme femme, cela ne lui ôte rien, mais commo carte elle est facile à reconnaître.

MADAME PHARAMOND.

Monsieur!...

ASPINVAL.

Ce valet de carreau, s'est fort engraissé au service... son

embonpoint empêche de le confondre avec les autres valets de son espèce.

MADAME PHARAMOND, en souriant avec sympathie, à Aspinval.

Monsieur est donc dans la partie ?... il travaille aussi dans la chance! (Elle donne une carte de visite à Aspinval.) Mon adresse, madame Pharamond, table d'hôte, quartier de la Boule rouge! (Pendant ce temps l'agent a remis le tout dans le tapis.)

L'AGENT.

Allons, madame, allons!

MADAME PHARAMOND, à l'agent.

C'est bien!... suivez-moi! je connais la maison! (Elle disparaît au fond, suivie des agents. Aspinval a payé.)

SCÈNE V

ASPINVAL, LE CONCIERGE.

LE CONCIERGE, revenant.

Monsieur, vous pouvez entrer, on vous attend.

ASPINVAL.

Merci!

LE CONCIERGE.

Je vais vous indiquer.

ASPINVAL.

Ce n'est pas de refus! (A part.) Je vais savoir, enfin, entre autres choses, si le Montemayor qui a fait de moi un espion, et celui que j'ai sauvé à Venezuela, c'est oui ou non le même homme! (Il disparaît au fond, une fois que le concierge lui a indiqué la route à suivre. Le concierge rentre dans sa maison dont il ferme la porte. En même temps on voit éteindre dans le café; on met les volets. Il n'y a plus alors de lumière que celle du reverbère et du corps-de-garde. Le factionnaire, qui a été changé, est caché dans sa guérite.

SCÈNE VI

LA DUCHESSE, puis le CONCIERGE.

LA DUCHESSE.

Elle arrive de la gauche en chancelant, et craignant de défaillir à chaque pas.

J'y suis enfin! c'est ici! c'est ici! (Les yeux au ciel.) De la

force, ô mon Dieu! de la force! (Elle rassemble son courage et se dirige rapidement vers la voûte, quand une voix l'arrête brusquement. C'est la voix du concierge, qui ouvre sa porte.)

LE CONCIERGE.

Madame! madame! on n'entre pas!

LA DUCHESSE.

Comment, on n'entre pas!... moi!... ah! (Elle va pour passer outre.)

LE CONCIERGE, plus fort et venant à elle.

Madame! madame, retirez-vous!

LA DUCHESSE.

Je veux parler au ministre de la police.

LE CONCIERGE.

Impossible, madame, impossibe!

LA DUCHESSE.

Il faut que je le voie, à tout prix! il faut que je le voie!

LE CONCIERGE.

Cela ne se peut pas, madame, je vous en prie, retirez-vous.

LA DUCHESSE.

Il faut qu'il soit instruit sans retard d'un événement d'où dépend ma vie... plus que ma vie!... conduisez-moi vers lui... ou bien faites-le prévenir!... Je vous demande de me rendre un grand service, voici une grande récompense. (Tirant son portefeuille.) Prenez cet argent!

LE CONCIERGE, le repoussant.

Non, madame, non! je ne puis accepter, et je ne veux pas non plus perdre ma place, ma retraite, le pain de mes enfants.

LA DUCHESSE.

Que vous rapporte votre place? de combien votre retraite? quelle compensation voulez-vous? dix mille francs, vingt mille?... (Defaisant son bracelet.) Tenez, prenez ce bracelet, il en vaut le double.

LE CONCIERGE.

Oh!

LA DUCHESSE.

Monsieur!... mon ami!... je vous en prie de toute mon âme... faites ce que je vous demande. (Brusquement.) Ah! vous me croyez folle, peut-être!... Oui, oui!... je suis folle de douleur!... mon Dieu!.. mon Dieu! que pourrais-je vous dire! Vous avez des enfants! moi aussi, j'ai un enfant, je vous implore en son nom!... et au nom de vos enfants à vous!... Allez, faites prévenir le ministre... qu'on lui dise!... qu'on lui crie que je veux le voir, moi la duchesse de... (Se repre-

nant.) Il me connaît, il me reconnaîtra, et ajoutez... ajoutez que demain le roi le remerciera de ce qu'il aura fait pour moi cette nuit...

LE CONCIERGE, ébloui et ému.

Le roi!... madame! gardez cet argent; gardez vos diamants... je fais ce que vous voulez!... Entrez là, chez moi!.. et attendez! attendez! (Il disparaît au fond.)

SCÈNE VII

LA DUCHESSE, seule, très-agitée.

Enfin, je vais le voir... je vais lui dire... Lui seul est assez puissant... que serais-je devenue sans lui... sans lui, et Inès, pauvre Inès... Elle m'attend là, dans cette voiture... sur le quai... Et le temps qui s'écoule!... Ah! il ne faut pas pourtant que la nuit s'écoule sans que... Ah! Fernand! si tu pouvais savoir ce que je souffre!... Mais cet homme ne revient pas!... que fait-il? (Après un temps.) Quel silence!... Ah! une porte s'ouvre... là-bas, au fond!... C'est ce brave homme! c'est lui!

SCÈNE VIII

LA DUCHESSE, LE CONCIERGE, puis ASPINVAL.

LA DUCHESSE, courant.

Il m'attend?

LE CONCIERGE.

Résignez-vous, madame, un événement grave...

LA DUCHESSE.

Mais il n'y a pas d'événement plus grave que...

LE CONCIERGE.

Un meurtre aurait été commis entre le Pont-Royal et le Pont-des-Arts, au quai d'Orsay, sur un jeune officier... et pour cela, monsieur le ministre est sorti...

LA DUCHESSE, le regardant sans le comprendre.

Sorti!

LE CONCIERGE.

Cet officier... un garde du corps...

LA DUCHESSE.

Sorti!... Ah! je suis perdue!...

LE CONCIERGE.

Mon Dieu! on dirait qu'elle s'évanouit!... Entrez chez moi, madame.

LA DUCHESSE, tombant sur le banc.

Je l'attendrai! je veux l'attendre!... je veux...

A ce moment, Aspinval revient, et voyant le concierge effrayé de l'état de la duchesse, il s'approche.

ASPINVAL.

Une femme! (La reconnaissant.) Vous!... c'est vous, madame!

LE CONCIERGE.

Ah! monsieur!... vous connaissez cette dame?...

ASPINVAL.

Oui, oui!... allez! allez! rentrez, merci! j'aurai soin de madame. (Le concierge rentre chez lui.)

SCÈNE IX

ASPINVAL, LA DUCHESSE.

LA DUCHESSE, revenant un peu à elle et reconnaissant Aspinval.

Ah! vue par cet homme, ici!... Il ne manque plus rien à mon malheur! (Elle veut fuir.)

ASPINVAL, la retenant.

Madame, il faut que ce malheur soit bien grand, pour qu'à cette heure... une femme de votre rang...

LA DUCHESSE.

Laissez-moi passer!

ASPINVAL.

Madame, je sais peut-être ce qui a pu arriver chez vous depuis hier; vous m'avez accusé, vous m'avez méconnu... mais je ne me suis donné à votre mari que pour vous servir, pour vous sauver... Croyez-moi, je vous en conjure!... Vous sauver, tout est là, et pour cela, je ne crains pas de trahir le duc.

LA DUCHESSE, doutant encore.

Vous!

ASPINVAL.

Vous le croyez parti pour l'Angleterre... ruse, mensonge! En ce moment, il revient vers Paris.

LA DUCHESSE, épouvantée.

Il revient!

ASPINVAL.

Je le sais! je le sais! Dans un instant peut-être, il sera à votre hôtel; et je vous rencontre ici! à cette heure!... Pourquoi, madame? pourquoi?

LA DUCHESSE, avec explosion.

Parce que, chez moi, en ce moment, il y a un homme mort!

ASPINVAL.

Mort!

LA DUCHESSE.

Et je suis perdue!... Vous voyez bien que je suis perdue... et vous ne me sauverez pas!

ASPINVAL.

Je le tenterai du moins. Venez, madame, votre hôtel et mon appartement communiquent par une porte secrète... (Deux heures sonnent au Palais-de-Justice.)

LA DUCHESSE, montrant la droite.

Inès m'attend par-là dans une voiture.

ASPINVAL.

Deux heures!

LA DUCHESSE.

Le duc est de retour?

ASPINVAL.

Peut-être!... venez, venez, madame!... Nous arriverons à temps!

Il entraîne la duchesse.

Le rideau tombe.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME

Même décor qu'au troisième acte. Tout est resté comme au moment où la Duchesse est partie. Les meubles dérangés comme ils l'ont été. Le manteau jeté sur le canapé absolument comme Inès l'a posé. Les lampes se sont éteintes; les bougies achèvent de brûler dans leurs bobèches de cristal; plusieurs même sont consumées.

SCÈNE PREMIÈRE

LE DUC, assis, dans l'attitude d'un homme qui attend, puis SAN-MIGUEL.

LE DUC, apparaissant à la porte du fond.

C'est fait?

SAN-MIGUEL, balbutiant.

Oui, monseigneur.

LE DUC.

Comme j'ai dit?

SAN-MIGUEL, baissant la tête.

Comme a dit votre Excellence.

LE DUC.

Qu'as-tu donc? On dirait que tes yeux évitent les miens! (Avec menace.) N'aurais-tu pas exécuté mes ordres?

SAN-MIGUEL, relevant la tête et tremblant.

Oh! si! si monseigneur!

LE DUC.

Qu'est-ce alors? Craindrais-tu qu'on ne vous ait suivis?

SAN-MIGUEL.

Impossible, monseigneur!

LE DUC.

Alors, pourquoi?... Mais va, et dis qu'on m'apporte du thé.

San-Miguel sort.

SCÈNE II

LE DUC, seul.

Tout le monde repose ici, personne ne m'a vu rentrer. La surprise sera grande. (On entend le bruit d'une voiture, il écoute.) C'est la duchesse. D'où peut-elle venir? (Il va écouter à la porte.) Elle n'est pas seule, elle accourt! (Revenant.) Là, un instant!

Il disparaît dans son cabinet.

SCÈNE III

LA DUCHESSE, et INÈS.

LA DUCHESSE, entrant.

Ah! personne!

INÈS.

Nous arrivons à temps!

LA DUCHESSE.

Eh bien? M. d'Aspinval ne me suit pas?

INÈS.

Non! M. de Palamos accourait, il a aperçu M. d'Aspinval, et l'a entraîné.

LA DUCHESSE

Tant mieux! (s'approchant du canapé) je pourrai le regarder encore une fois.

INÈS, voulant la retenir.

Madame... ma sœur! Une minute peut tout perdre!...

LA DUCHESSE.

Laisse-moi, par pitié! Je veux être seule une minute avec lui!... ne me refuse pas la douloureuse joie de ce dernier adieu!... Va! va! et reviens avec M. d'Aspinval.

INÈS, sortant.

Oh! dans l'instant! dans l'instant!

Digitized by Google

SCÈNE IV

LA DUCHESSE seule, regardant le divan.

Oui, je le verrai encore une fois, pour éterniser dans mon souvenir, pour avoir toujours devant mes yeux, l'empreinte adorée de son noble et doux visage. (Elle avance la main pour soulever le manteau, au même instant le Duc lui apparaît derrière le canapé même. Elle recule épouvantée.)

SCÈNE V

LE DUC, LA DUCHESSE.

LE DUC, avec calme.

Vous ne m'attendiez pas sitôt?

LA DUCHESSE, balbutiant.

Non ! non !

LE DUC.

En effet, je devais rester plusieurs jours en voyage, mais à Beauvais, pendant que j'attendais mon neveu, mandé en poste à Paris, une idée est venue me frapper : J'ai pensé que mon trop grand empressement à me rendre à Londres, auprès de l'Ambassadeur, a peine arrivé, pourrait lui faire croire que mon crédit avait besoin de cet excès de zèle. C'était impolitique ; c'était dangereux. Je suis donc revenu à Paris, et je me félicite d'un retour qui me rapproche de vous, madame, plus tôt que je ne l'espérais.

LA DUCHESSE, toujours près du divan.

Monsieur le duc!...

San-Miguel apporte un plateau sur lequel il y a une théière et des tasses; il se retire aussitôt.

LE DUC.

Vous revenez, il me semble, d'assez bonne heure des Tuileries.

LA DUCHESSE, l'esprit ailleurs, les yeux toujours ramenés au canapé.

Des Tuileries!...

LE DUC.

Oui!

LA DUCHESSE.

Je n'y suis pas allée!

LE DUC.

Vous n'êtes pas allée au château !... après l'ordre... après la prière que je vous avais si instamment faite de vous y montrer !... Mais alors, d'où venez-vous, à cette heure ?... Car, si je ne me trompe, vous rentrez ?

LA DUCHESSE.

Oui, je rentre... je ne pouvais aller au bal toute seule...

LE DUC.

Nous avions parlé de la duchesse de Velasquez, du marquis de Santa-Fé.

LA DUCHESSE.

La duchesse... oui... M. de Santa-Fé, oui, oui !... j'ai envoyé chez la duchesse;... son père est gravement malade. Le marquis... était déjà rendu au château... j'ai... été... je voulais... je... mais pardon, monsieur le duc, je... me sens un peu indisposée...

LE DUC, allant à la duchesse.

Indisposée !... qu'est-ce donc ?... mais je comprends... le désappointement, la contrariété, la fatigue de toutes ces démarches sans résultat. (Il conduit la duchesse près de la table où il la fait asseoir.) Une tasse de thé vous remettra.

Il verse du thé dans une tasse.

LA DUCHESSE, jetant d'instant en instant des regards effarés sur le canapé, à part.

J'en mourrai! j'en mourrai !...

LE DUC.

Cette toilette de bal vous sied à ravir !... Votre front est un peu fatigué, un peu pâle, mais ce diadème de pâleur va admirablement à vos cheveux si beaux. (En parlant il a sucré le thé, et offrant la tasse à la duchesse :) Buvez, Duchesse !... Buvez donc ! (La duchesse prend la tasse qui tremble dans ses mains, y mouille ses lèvres, et d'une main défaillante la replace sur le guéridon.) (Le duc reprenant :) Vous êtes mieux, n'est-ce pas ?

LA DUCHESSE, balbutiant.

Non !... oui !... oui !...

LE DUC.

Ah ! eh bien, nous allons réparer la faute grave que vous avez commise en n'allant pas cette nuit au château. Nous allons nous y rendre.

LA DUCHESSE.

Au bal de la cour, moi !

LE DUC.

La nuit est bien avancée, mais le bal doit se prolonger jusqu'au jour !

LA DUCHESSE.

Moi, au bal ! moi, dans la joie, les lumières, les fleurs !... mais, monsieur, regardez-moi donc !

LE DUC.

Il importe à ma position qu'on vous voie cette nuit, (appuyant) cette nuit ! chez le roi ! et qu'on vous y voie belle et riante.

LA DUCHESSE.

Belle et riante !

LE DUC.

Vous êtes belle, vous serez riante !

LA DUCHESSE.

Par grâce, monsieur le duc !...

LE DUC.

Allons ! allons ! je ne suis pas un ambitieux impitoyable... attendons encore un instant, puis nous irons au bal, (d'un ton effrayant.) Car nous irons !

LA DUCHESSE, à part.

Je ne sais plus que faire... Je devrais partir peut-être... et le comte se trouverait seul ici... (Regardant sur le canapé.) Mais je ne le verrais plus !...

LE DUC.

Au château nous apprendrons les nouvelles qui me touchent... Il se passe tant de choses !... à Paris surtout !... on ne peut quitter Paris ne fut-ce que quelques heures, (D'un ton bizarre) sans retrouver de l'imprévu à son retour.

LA DUCHESSE, à part.

Que veut-il dire ?

LE DUC.

Par exemple, je quitte Paris hier, moi : cette nuit, je reviens et au dernier relais, j'apprends d'un voyageur qui changeait de chevaux en même temps que moi, l'histoire d'un mari, qui a fait semblant de partir et qui est revenu au milieu de la nuit, pour s'assurer de l'infidélité de sa femme... Cette ruse est vieille... comme le mariage ! mais, dans l'aventure racontée par ce voyageur, une particularité vient rajeunir ce vieux fond.

LA DUCHESSE, à part.

Mon Dieu !

LE DUC.

Vous allez connaître cette particularité.

La porte du fond s'ouvre brusquement ; Aspinal haletant paraît sur le seuil.

SCÈNE VI

LES MÊMES, ASPINVAL.

ASPINVAL, avec joie.

Madame! madame!... si vous saviez !... (Voyant le duc, s'arrêtant, à part.) Le duc!

LE DUC.

Monsieur d'Aspinval ! (A part.) Il m'a trahi !

ASPINVAL.

Monsieur le duc... je...

LE DUC.

Pardon, monsieur, je ne vous demande pas encore quel motif extraordinaire vous amène ainsi chez moi au milieu de la nuit.

ASPINVAL, souriant et d'un air étrange.

Un motif extraordinaire, en effet, car...

LE DUC, l'interrompant encore et d'un air mystérieux.

Permettez, monsieur, vous interrompez un récit très-intéressant que je faisais à madame la duchesse. Écoutez-le vous-même, vous vous expliquerez ensuite. Prenez du thé?

ASPINVAL.

Mille grâces (A part.) Je parlerai toujours assez tôt pour lui, et quant à elle. (Ses yeux en cherchant les yeux de la duchesse prennent la même direction que les regards de celle-ci. En apercevant le canapé, il fait un geste d'étonnement qu'il réprime aussitôt.)

LE DUC, à qui cela n'a point échappé, mais qui ne le laisse pas voir et se contente de sourire, reprenant son récit.

Dès que les amants croient le mari un peu loin... (A Aspinval.) Vous voilà déjà au courant... (Continuant) ils se réunissent (A la Duchesse.) Vous imaginez sans doute leur bonheur, l'ivresse qui les emporte et leur fait tout oublier... vous allez maintenant savoir la particularité nouvelle...

ASPINVAL.

Mon Dieu, c'est toujours les mêmes particularités...

LE DUC.

Non, oh non! pas cette fois; — vous allez voir. Le mari revient et ne trouve que l'amant étendu sur un canapé. Il dort, se dit le mari : c'est moi qui l'éveillerai. Il passe chez lui, et prend des épées, mais jugez de sa surprise quand il veut tirer l'amant de son sommeil, de ne pouvoir y parvenir : (Simplement) : je le crois bien : il était mort !

LA DUCHESSE.

Ah!

LE DUC.

Je vous demande pardon, Duchesse, pour cette histoire qui, sans doute, ne vous intéresse guères... Je veux seulement vous donner le temps de vous remettre assez pour m'accompagner au bal des...

ASPINVAL, à part.

Pauvre femme! quand elle va savoir... (Haut) Il était mort!... Ensuite?

LE DUC.

La femme après cela, sans doute, avait perdu la tête : Ce qu'elle a pu faire de fou, d'impossible, dans son désespoir... on n'en sait rien! ce qu'on sait mieux c'est ce qu'a fait le mari, pour qui sa honte n'était plus un doute, ce gentilhomme pour qui c'était un culte que son honneur conjugal...

LA DUCHESSE, avec un cri.

Monsieur le duc!...

LE DUC.

Dans un instant, j'ai fini et nous partons.

ASPINVAL.

Avant de nous dire ce que le mari a fait, veuillez entendre ce que fit de son côté un troisième personnage que vous avez oublié dans votre récit.

LE DUC.

Je vous demande pardon, M. le comte, je n'ai rien oublié. Ce troisième personnage, ce chevalier des grandes dames opprimées aura son tour.

ASPINVAL.

Dans l'histoire, il le prend tout de suite, ce chevalier (ainsi que vous l'appelez) des grandes dames opprimées!... Chevalier, il l'a été de bien des gens et de bien des choses!.. chevalier des hommes primitifs, ils ont voulu le manger: chevalier des peuples libres, ils ont voulu le fusiller!... chevalier de l'amitié, l'amitié lui a emprunté son argent, sa vie, son honneur, et lui a rendu de la haine. Il n'a trouvé de la dignité, de la sympathie, de la reconnaissance que dans le cœur des femmes, et voilà pourquoi il n'a jamais souffert qu'on les menaçât devant lui! voilà pourquoi, il est venu dire au mari de votre histoire : Vous me regardez comme le chevalier de votre femme... soit! Prenez garde, alors, prenez garde!

LE DUC, souriant.

Vous m'avez interrompu, comte, ce n'est pas poli. — J'achève. Que fit alors le mari, qui a horreur du scandale et qui

rougirait de voir la justice souiller les tapis de ses salons?... Il fait emporter par deux serviteurs le jeune officier trouvé mort chez sa femme, (c'était un officier) et ces serviteurs aveuglément dévoués vont le déposer non loin de son hôtel. Dans le temps où nous sommes, on attribuera l'événement aux suites d'une querelle de parti. Mais, comme après tout, il était possible que l'amant vécût encore, ces serviteurs ont eu soin par précaution, et pour obéir à leur maître, de frapper le cadavre d'un coup de poignard!

LA DUCHESSE, se dressant toute droite avec un cri terrible.

Ah! je suis folle!!! (D'un bond elle s'élance au canapé et soulève le manteau qui laisse voir sur un des coussins deux épées.) Frappé!... frappé par vous!!! Et vous dites vous-même qu'il vivait peut-être!...

LE DUC.

J'ai fini, vous voilà debout... Partons! madame!

LA DUCHESSE, saisissant une des épées et accourant l'offrir au duc.

Monsieur, je suis coupable, vous devez me tuer, je veux mourir!.., Frappez!

LE DUC.

Je ne vous crois pas coupable!

LA DUCHESSE.

Je le suis, vous dis-je, frappez donc!

LE DUC, prenant l'épée mais abaissant la pointe vers la terre.

Non! vous calomniez madame de Montemayor. Je crois à votre serment d'hier.

LA DUCHESSE.

Je ne le ferais plus aujourd'hui! Je suis à Fernand, et je ne veux plus être à vous; je vous hais et je l'adore toujours. Tuez-moi donc! vengez votre honneur!... (avec passion) j'appartiens à Fernand!

LE DUC, avec rage et levant son épée.

Eh bien!...

ASPINVAL, qui guettait, la main sur l'autre épée, la saisit alors et vient se jeter l'arme haute entre le duc et la duchesse.

Un instant, monsieur! vous oubliez le chevalier des femmes! C'est le moment d'écouter ce que j'accourais vous dire... Et vous, madame, ne mentez pas davantage.

LE DUC.

Laissez-moi, misérable! sortez!

ASPINVAL.

Impossible!

LE DUC.

Ne voyez-vous pas que mon épée refuse de toucher la vôtre! espion! valet!... sortez donc!

ASPINVAL.

Pour vous laisser frapper cette noble femme, n'est-ce pas? non!

LE DUC.

Eh bien, toi, d'abord, je te tuerai comme un chien!

ASPINVAL.

Tout beau, mon maître, un chien qui se défendra.

LA DUCHESSE.

Comte! respectez M. le duc! Laissez-le venger son honneur!

ASPINVAL.

Votre honneur est intact, à vous, madame, et vous devez vivre...

LE DUC.

Défends-toi donc si tu l'oses!

Attaquant.

ASPINVAL, se défendant.

Oui, je l'oserai! ma vie vaut la vôtre!... même un peu mieux!... car ce comte de Montemayor, qui à Venezuela tua ce pauvre mari après lui avoir enlevé sa femme, ce... cousin que vous disiez mort... c'était bien vous, monsieur le duc!

LE DUC, le poussant vigoureusement.

Ah! tu te tairas!

ASPINVAL.

Si vous me tuez, oui!... mais je me défends, et pas trop mal!

LA DUCHESSE, se jette entre les combattants et va tomber évanouie près de la table où elle renverse les bougies qui s'éteignent.

Monsieur le duc!... ah!

Nuit.

LE DUC.

Ah! ces ténèbres!

ASPINVAL, qui s'est arrêté.

Il faut pourtant que je dise ce que je venais dire : c'est que vos valets, moins cruels que vous, n'ont pas eu le courage de poignarder un cadavre, et M. de Clavière a été relevé par votre neveu.

LE DUC, perdant le sang-froid.

M. de Clavière!...

ASPINVAL, à haute voix.

M. de Clavière vivra!

LE DUC.

Il vivrait! alors, c'est toi qui vas mourir!

Digitized by Google